

RÉPONSE AU *TIMES*

À PROPOS DE L'ÉGLISE ET DE LA QUESTION JUIVE

Léon de Poncins

2007

ORC – Correction
<http://www.a-c-r-f.com>

Mise en page & Annexe

LENCULUS

Librairie Excommuniée Numérique
pour les **curieux** de lire les **usuels**

TABLE DES MATIÈRES
Réponse au *TIMES* à propos de l'église et de la question juive

Table des matières	3
Un article du <i>Times</i> , 26 octobre 1967.....	5
Le rôle de Jules Isaac et des organisations juives au concile.....	7
Jules Isaac et les évangélistes.....	9
Jules Isaac et les Pères de l'Église.....	11
Ce que Jules Isaac exige du concile.....	14
Le piège de l'Amitié Judéo-Chrétienne.....	16
Le <i>Times</i> et le cardinal Béra.....	17
Un article de l' <i>Osservatore della Domenica</i>	18
Un article explosif de <i>Look</i>	19
Le souverain pontife parle à Notre Dame de Guadalupe.....	20
Un document prophétique.....	24

Annexe

La conférence de Seelberg	28
Les dix points de Seelisberg.....	28
Quelques jalons du dialogue interreligieux.....	29
Les 18 propositions présentées par Jules Isaac à Seelisberg en 1947.....	29
Déclaration <i>Nostra Aetate</i> sur l'église et les religions non-chrétiennes.....	31
Discours de Jean-Paul II Pour le centenaire de la naissance du cardinal Augustin Béra .	35
Jubilée de l'an 2000 Pèlerinage de Jean-Paul II.....	37

Un des problèmes les plus graves soumis au concile de Vatican II fut celui des rapports entre le christianisme et le judaïsme.

"La déclaration sur les Juifs, nous dit le Cardinal Bea, est celle qui a le plus passionné le public. De tous les schémas qui ont été discutés au concile il n'y en a pas un seul auquel la presse du monde entier ait consacré autant d'importance et d'articles... et le jugement favorable ou défavorable qui sera porté à l'avenir sur tout le concile dépendra largement du résultat de cette déclaration"¹.

Un premier vote eut lieu en 1964. Le schéma alors adopté fut considéré par les traditionalistes comme inacceptable et, s'il avait été maintenu, il aurait eu des conséquences imprévisibles. Se rendant compte in extremis du danger, le Pape refusa de le promulguer et la question fut remise à l'étude d'une commission spéciale.

Tablant sur le devoir, hautement proclamé, des laïcs de faire entendre leur voix au Concile et sur une longue expérience des problèmes soulevés par la question juive, je rédigeai un rapport qui fut imprimé sous forme d'une brochure avec édition française et italienne. Cette brochure ne fut pas mise dans le commerce mais remise individuellement à Rome à chacun des deux mille Pères conciliaires ainsi qu'à un certain nombre d'éminentes personnalités de la capitale romaine, telles que les ambassadeurs étrangers auprès du Saint Siège, etc.

Cette brochure, pourtant très objective et basée sur des textes d'éminents auteurs juifs dont l'authenticité ne pouvait être mise en doute, souleva la colère des milieux progressistes et me valut les attaques furieuses du *Monde*, du *Figaro* et plus tard de *l'Osservatore Romano della Domenica*. Le but de cette brochure était de faire connaître aux Pères conciliaires, des documents juifs ayant une importance vitale pour le vote en cours de discussion, documents que les Pères, dans leur quasi-totalité, ignoraient complètement, je m'en étais assuré au préalable.

Lors de la dernière session du concile, le schéma, profondément remanié, fut à nouveau soumis au vote des Pères conciliaires le 14 octobre 1965. A l'exception d'un point dangereux et discutable, il était devenu dans l'ensemble acceptable, mais les progressistes pleuraient bruyamment l'abandon du texte initial de 1964. Le nouveau schéma fut adopté le 15 octobre après d'âpres débats à la majorité de 1.763 bulletins contre 250 et 10 nuls. Il fallait en finir et le Pape le promulgua définitivement le 27 octobre. Le Pape s'étant ainsi ouvertement prononcé, le schéma fut définitivement adopté à la quasi unanimité du Concile.

La première phase de la bataille était terminée. Maintenant s'engage la seconde qui va être longue et difficile : il s'agit dorénavant de mettre en pratique la nouvelle attitude de l'Église vis-à-vis des Juifs et de la faire accepter par l'ensemble des croyants.

De nombreux ouvrages exposant le point de vue judéo-progressiste ont déjà paru sur ce sujet depuis la clôture du concile. De mon côté, je viens de publier un livre traitant tous les aspects du problème examinés du point de vue traditionaliste. Aucun des trois éditeurs français à qui je l'ai proposé n'a accepté de le publier le considérant comme beaucoup trop dangereux car il risquait d'attirer sur son auteur et son éditeur l'hostilité des milieux juifs, tout puissants en France dans le domaine de l'édition, de la presse, de la publicité, de la diffusion et de l'information en général. Ils disposent en outre de la loi Marchandreau qui a été conçue spécialement en vue de protéger les milieux juifs contre toute divulgation gênante. La France m'étant barrée, j'ai fait paraître cet ouvrage en langue anglaise à Londres (Éditions *The Britons*) et en langue espagnole à Barcelone (Éditions *Acervo*) et le 27 juillet dernier je tenais à Londres une conférence de presse pour procéder au lancement de cet ouvrage.

¹ Augustin, cardinal Bea, *The church and the jewish people*. Ed. Geoffrey Chapman -Londres 1966.

UN ARTICLE DU *TIMES*, 26 OCTOBRE 1967.

Sur ce, le *Times* du 26 octobre dernier m'attaquait violemment dans son édition littéraire hebdomadaire. Voici la traduction des principaux passages de cet article (*article anonyme comme il est fréquent dans ce journal*). Le *Times* signale d'abord en quelques lignes la traduction anglaise du livre du Cardinal Bea sur le même sujet, puis il continue :

"Le Cardinal Bea est allemand et comme tel il écrit lourdement mais, à travers le fouillis des références bibliques, transparait la sincérité brûlante de la foi du Cardinal. L'assertion fondamentale de son livre est que le Christ est mort pour tous les hommes, et que c'est par conséquent le devoir des chrétiens d'aimer tous les hommes.

"Le Vicomte de Poncins (qui prend grand soin de ne pas affirmer en son nom propre) cite des textes tendant à prouver que le nom du Cardinal est en réalité Beja (ou Béhar), nom courant chez les juifs sephardites, qu'il s'est rendu coupable de simonie en acceptant de l'argent pour défendre la cause juive au Concile et que tout a été arrangé au cours d'une réunion secrète qui a eu lieu entre lui et les chefs de l'organisation Bnai-Brith à New York. On ne voit pas pourquoi un prêtre chrétien aurait besoin de recevoir les directives secrètes d'une organisation juive pour découvrir que c'est le devoir d'un chrétien d'aimer son prochain. Selon les principes du Cardinal, il est tout à fait secondaire que les juifs soient bons ou mauvais, gentils ou méchants, c'est son devoir de les aimer parce que ce sont des hommes. Si par chance le Vicomte de Poncins lisait le livre du Cardinal Bea peut-être se sentirait-il honteux de lui-même. Le Vicomte se donne beaucoup de mal, pour montrer que d'autres personnes en dehors des juifs sont mortes dans les camps de concentration (ce que personne n'a jamais nié) et que le nombre des juifs qui sont morts n'a pas été de six millions mais de un million deux cent mille...

"Son livre est l'un des plus antipathiques qui ait jamais été écrit. La technique de ceux qui dénoncent des conspirations mondiales est bien connue : peu importent les conspirateurs désignés à la vindicte publique : communistes, jésuites, banquiers, francs-maçons, juifs, ou qui vous voudrez. La technique consiste à mettre la main sur quelqu'auteur au cerveau déséquilibré (*some crackspot author*) puis d'extraire de ses œuvres quelques phrases absurdes et de les monter en épingle comme représentant la croyance ou l'ambition universelle de tous les membres de ce groupe.

"C'est exactement le traitement que le Vicomte de Poncins applique aux Juifs. Il a trouvé deux ou trois auteurs juifs qui, apparemment, se sont compromis jusqu'à croire que la race humaine tout entière serait soumise aux Juifs. Les citations sont peut-être authentiques, et puis après ? Tout le monde sait qu'il y a de vastes différences de croyances parmi les Juifs ; depuis les purs orthodoxes, qui répudient Israël en tant qu'État laïc, jusqu'aux Juifs totalement incroyants dont la seule ambition est d'abandonner leur judaïcité. Entre eux, il y a toutes les nuances qui vont des libéraux aux conservateurs.

"Parmi les Juifs comme parmi les autres peuples, on trouve un certain nombre d'hommes, dont le cerveau déséquilibré bat sauvagement la campagne (*Among Jew as among other people is to be found a sprinkling of wild men and crackpots*). Il n'y a pas la moindre raison de croire qu'ils parlent au nom de la communauté juive tout entière".

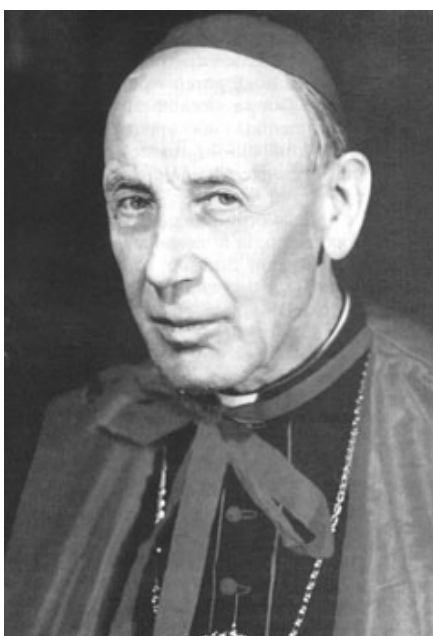
Le *Times* étant l'un des plus anciens, des plus vénérables et peut-être le plus célèbre de tous les journaux du monde entier, un pareil article venant après ceux du *Monde*, du *Figaro* et de *l'Osservatore*

Romano della Domenica mérite considération. Passons sur les aménités dont me gratifie le *Times* et arrivons au fait. L'auteur anonyme de l'article soulève deux points qui présentent un intérêt vital :

1. La validité des auteurs juifs sur lesquels repo se mon étude.
2. L'affaire du Cardinal Bea.

Le *Times* commence par nous rappeler que c'est le devoir d'un chrétien d'aimer son prochain et peu importe que les Juifs soient bons ou mauvais, c'est son devoir de les aimer parce que ce sont des hommes. Mais cet argument, parfaitement valable, est tout à fait à côté de la question. Si le problème des rapports entre juifs et chrétiens avait été mis à Rome sur le plan de l'amour et de la charité, il n'y aurait pas eu tant de difficulté pour arriver à un accord. Il faut, nous dit-on dans le 8^e point des articles de Seelisberg, "éviter de rapporter les malédictions scripturaires et le cri d'une foule excitée : "Que son sang retombe sur nous et nos enfants" sans rappeler que ce cri ne saurait prévaloir contre la prière infiniment plus puissante de Jésus : "Père pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font".

Sur cette base, il y avait effectivement une possibilité d'accord parfaitement valable². Mais ce n'est pas du tout ainsi que le problème a été posé à Rome. Ce sont les Juifs qui ont insisté avec une ténacité farouche pour que la question juive fasse l'objet des discussions du Concile et ils ont obtenu gain de cause car primitivement elle n'était pas inscrite au programme de Rome. Ce point acquis, les Juifs ont choisi leur terrain de combat et défini à l'avance leur ligne d'attaque. Celle-ci a été clairement exposée par Jules Isaac tout au long de deux volumineux ouvrages, *Jésus et Israël* puis *Genèse de l'Antisémitisme*. Par ses livres, par ses conférences par ses innombrables démarches auprès de deux papes et des autorités vaticanes, Jules Isaac s'est comporté jusqu'à sa mort en porte-parole officiel des grandes organisations juives mondiales et en leader de la cause juive auprès du Vatican.



Cardinal Augustin Béa

² Mais les Juifs ne veulent à aucun prix d'un accord sur de telles bases car cela impliquerait de leur part une responsabilité qu'ils repoussent formellement et ce n'est pas du tout ainsi que le problème a été posé à Rome.

LE RÔLE DE JULES ISAAC ET DES ORGANISATIONS JUIVES AU CONCILE.

Ce sont en effet diverses personnalités et organisations juives qui sont à l'origine des réformes proposées au Concile en vue de modifier l'attitude et la doctrine séculaires de l'Église à l'égard du judaïsme : Jules Isaac. Label Katz (président des Bnaï Brith), Nahum Goldman (président du Congrès juif mondial), etc.

Parmi les personnalités juives précédemment citées, il en est une qui a joué un rôle essentiel : l'écrivain Jules Isaac, juif d'Aix-en-Provence, mort récemment à un âge avancé, ancien inspecteur général de l'Instruction publique et auteur des manuels classiques d'Histoire de France, Malet et Isaac.

Mettant à profit le Concile où il avait trouvé de sérieux appuis parmi les évêques progressistes, Jules Isaac a été le principal théoricien et promoteur de la campagne menée contre l'enseignement traditionnel de l'Église.

Voyons maintenant l'action qu'il a menée pour faire prévaloir sa thèse. À la suite de la disparition de sa femme et de sa fille, mortes en déportation, il voue les vingt dernières années de sa vie à l'étude critique des rapports entre le judaïsme et le christianisme et il consacre à cette tâche deux livres importants, *Jésus et Israël* paru en 1946, réédité en 1959, et *Genèse de l'antisémitisme* paru en 1948, réédité en 1956.

Voici l'essentiel de la thèse qu'il soutient : Il faut en finir une fois pour toutes avec l'antisémitisme dont l'aboutissement a été le massacre des juifs européens à Auschwitz et autres camps de la mort, au cours de la seconde guerre mondiale.

Le plus redoutable antisémitisme est l'antisémitisme chrétien à base théologique. En effet, l'attitude des chrétiens face au judaïsme a toujours été fondée sur le récit de la Passion, tel qu'il est relaté par les quatre évangélistes et sur l'enseignement qu'en ont tiré les Pères de l'Église : saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand (Pape), saint Agobard (Primat des Gaules), etc.

C'est donc cette base théologique fondamentale que Jules Isaac a cherché à détruire en contestant la valeur historique des récits évangéliques et en discréditant les arguments avancés par les Pères de l'Église pour préserver les chrétiens de l'influence des juifs accusés de nourrir en permanence des desseins subversifs contre l'ordre chrétien.

Dès la fin de la guerre il commence à tenir des réunions nationales et internationales avec des personnalités catholiques philosémites favorables à sa thèse³. En 1947, à la suite d'entretiens judéo-catholiques de ce genre dans lesquels figurent, du côté juif, Edmond Fleg et Samy Lattés, et du côté catholique Henri Marrou, le Père Daniélou et l'Abbé Vieillard, du secrétariat de l'Épiscopat, il rédige un mémoire en dix-huit points sur le *Redressement de l'enseignement* chrétien concernant Israël.

La même année, il est invité à la conférence internationale de Seelisberg, en Suisse à laquelle participent soixante-dix personnes venues de dix-neuf pays, dont le Père Callixte Lopinot, le Père Démann, le pasteur Freudenberg, le grand rabbin Kaplan. La conférence adopte en session plénière les "*Dix points de Seelisberg*" qui suggèrent aux églises chrétiennes les mesures à prendre pour purifier l'enseignement religieux à l'égard des Juifs.

³ Tous les renseignements ci-après sont tirés des déclarations de M. Jules Isaac en personne.

Puis avec le grand rabbin de France et son adjoint Jacob Kaplan, les juifs Edmond Fleg et Léon Algazi, des amis catholiques tels qu'Henri Marrou, Jacques Madaule, Jacques Nantet, et des amis protestants : le professeur Lovsky et Jacques Martin, il fonde la première *Amitié judéo-chrétienne*, bientôt suivie de la fondation d'autres amitiés à Aix, Marseille, Nîmes, Montpellier, Lyon, enfin à Lille où il obtient le patronage du cardinal Liénart. Plus tard, il en fondera en Afrique du Nord.

En 1949, il entre en relations, à Rome, avec des membres du clergé qui lui facilitent une audience privée avec Pie XII, auprès duquel il plaide la cause du judaïsme et auquel il demande de faire examiner les "*Dix points de Seelisberg*". En 1959 il donne une conférence à la Sorbonne sur le nécessaire redressement de l'enseignement chrétien à l'égard des Juifs qu'il termine par un appel à la justice et à l'amour de la vérité de Jean XXIII.

Peu après, il rencontre plusieurs prélats de la Curie romaine, notamment le Cardinal Tisserand, le Cardinal Ottaviani, puis le Cardinal Bea et, le 13 juin 1960, il est reçu par le Saint-Père auquel il demande la condamnation de "*l'enseignement du mépris*" et suggère la création d'une sous-commission chargée d'étudier ce problème.

Quelque temps après, M. Isaac "avait la joie d'apprendre que ses propositions avaient été retenues par le Pape et transmises au Cardinal Bea pour étude". Celui-ci créait alors au sein du *Secrétariat pour l'unité des Chrétiens un groupe de travail* spécialement chargé d'examiner les rapports entre l'Église et Israël, et en 1964 la question était soumise au Concile pour aboutir finalement au vote du 20 novembre 1964.

JULES ISAAC ET LES ÉVANGÉLISTES.

Jules Isaac a consacré deux gros ouvrages à critiquer et à démolir les deux bases de l'enseignement chrétien. Dans le premier de ces deux livres, *Jésus et Israël*, gros volume de 596 pages paru en 1949, réédité en 1959⁴, Jules Isaac s'attaque aux évangélistes, principalement à saint Jean et à saint Matthieu.

"L'historien a le droit et le devoir, le devoir absolu, de considérer les récits évangéliques comme des témoignages à charge (contre les Juifs), avec cette circonstance aggravante qu'ils sont les seuls témoignages et pèsent tous les quatre du même côté : nous n'avons ni témoignages juifs (valables) ni témoignages païens à mettre en regard et en balance. Or, nulle part ce parti pris des évangélistes n'est plus apparent, plus accentué, nulle part cette absence de documentation non chrétienne plus déplorable que dans l'histoire de la Passion... Il saute aux yeux pourtant qu'ils ont eu tous les quatre la même préoccupation, qui était de réduire au minimum les responsabilités romaines pour alourdir d'autant les responsabilités juives. Inégaux d'ailleurs dans le parti pris : à cet égard Matthieu l'emporte de loin, non seulement sur Marc et sur Luc, mais peut-être même sur Jean... Mais la vérité historique y trouvait-elle son compte ? Il est permis d'en douter...

"L'accusation chrétienne portée contre Israël, l'accusation de déicide, accusation de meurtre elle-même meurtrière, est la plus grave, la plus nocive : elle est aussi la plus inique.

"Jésus a été condamné au supplice de la croix, supplice romain, par Ponce Pilate, procureur romain... (*Jésus et Israël*, p. 429).

"Mais les quatre évangélistes, pour une fois d'accord, affirment : C'est par les Juifs que Jésus a été livré aux Romains ; c'est sous l'irrésistible pression des Juifs que Pilate, désireux d'innocenter Jésus, l'a néanmoins fait supplicier. Donc, c'est aux Juifs, non aux Romains, simples exécutants, c'est aux Juifs que la responsabilité du crime incombe, sur eux qu'elle pèse, d'un poids surnaturel, qui les écrase...

"Matthieu (XXVII, 24-25) est seul à savoir et à dire que le procureur Pilate s'est lavé les mains, solennellement, à la mode juive, pour dégager sa responsabilité du sang innocent qu'il se voyait contraint de verser. Seul également à noter que "tout le peuple" s'est écrié : "Son sang sur nous et sur nos enfants". Marc, Luc et Jean ne savent rien, ne disent rien, ni du fameux lavement de mains ni de la terrifiante exclamation". (*Jésus et Israël*, p. 481).

"Ce verset qui a fait tant de mal, qui a été exploité contre le peuple juif depuis tant de siècles par tant d'auteurs chrétiens n'appartient qu'à l'évangile de Matthieu, ne s'apparente qu'aux évangiles apocryphes et ne correspond à aucune réalité historique" (*L'Enseignement du Mépris*, page 14).

Bref, dans le récit de la Passion revu et corrigé par Jules Isaac, les évangélistes nous apparaissent comme de fieffés menteurs, mais le plus venimeux est sans conteste Matthieu. "À lui la palme, d'une main sûre il a lancé la flèche empoisonnée, inarrachable". (*Jésus et Israël*, page 483)

Et Jules Isaac conclut en affirmant péremptoirement :

"Jamais caractère tendancieux d'un récit, jamais souci « démonstratif » n'apparut avec plus d'évidence, une évidence qui éclate et culmine en ces versets 24-25, et dans tout libre esprit engendre la conviction.

⁴ Jules Isaac, *Jésus et Israël*. Nouvelle Édition, Paris -Fasquelle, 1959.

"Non, Pilate ne s'est pas lavé les mains à La mode juive.

"Non, Pilate n'a pas protesté de son innocence.

"Non, la foule juive n'a pas crié : "Son sang (soit) sur nous et sur nos enfants..."

"Mais à quoi bon insister davantage ? La cause est entendue. Elle, l'est pour tous les hommes de bonne foi.

J'oserai dire : elle l'est aussi devant Dieu".

JULES ISAAC ET LES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Dans le second de ces ouvrages : *Genèse de l'Antisémitisme*, paru en 1956, Jules Isaac s'attache à discréditer les Pères de l'Église. Il nous est impossible de résumer en quelques lignes un gros volume de 350 pages. Bornons-nous à citer quelques passages typiques. "Contre le judaïsme et ses fidèles, nulle arme ne s'est révélée plus redoutable que l'enseignement du mépris, forgé principalement par les Pères de l'Église au IV^e siècle ; et dans cet enseignement, nulle thèse plus nocive que celle du "peuple déicide". La mentalité chrétienne en a été imprégnée jusque dans les profondeurs du subconscient. Ne pas le reconnaître et le souligner, c'est ignorer ou camoufler la source majeure de l'antisémitisme chrétien" (*Genèse de l'Antisémitisme*, page 327 Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1956).

"Source majeure où les sentiments populaires ont pu s'alimenter, mais qu'ils n'ont certes pas créée. L'enseignement du mépris est une création théologique" (*id*).

"Écoutons d'abord monter du fond des siècles, rumeur sauvage, le chœur des accusations, des imprécations chrétiennes, je veux dire émanant de ceux qui se disent chrétiens, car elles s'accordent mal avec les paroles de charité, de miséricorde et d'amour qui sont les enseignements majeurs et la gloire du Christ.

"Déicide.

"Telle est l'accusation lancée contre le peuple juif tout entier, sans réserves, sans distinctions d'aucune sorte, la violence aveugle des masses ignorantes se reliant étroitement à la froide science des théologiens. "Accusation capitale à laquelle est lié le thème du châtement capital, de la terrifiante malédiction pesant sur les épaules d'Israël, expliquant (et par avance justifiant son misérable destin, ses plus cruelles épreuves, les pires violences commises contre lui, les flots de sang qui s'échappent de ses plaies sans cesse rouvertes et à vif.

"On doit le reconnaître avec tristesse : presque tous les Pères de l'Église ont participé, de leur pierre, à cette entreprise de lapidation morale (non sans suites matérielles) : saint Hilaire de Poitiers comme saint Jérôme, saint Ephrem comme saint Grégoire de Nysse, et saint Ambroise et saint Épiphane (celui-ci juif de naissance) et saint Cyrille de Jérusalem, et j'en passe. Mais dans cette illustre cohorte, vénérable à tant d'autres égards, deux noms entre tous ont droit à une mention spéciale : le grand orateur grec saint Jean Chrysostome (= Bouche d'Or) par l'abondance et la truculence des invectives, par le débordement des outrages ; le grand docteur de la latinité chrétienne saint Augustin par sa merveilleuse (et dangereuse) ingéniosité dans l'élaboration d'une doctrine cohérente". (*Genèse de l'Antisémitisme*, page 161).

Après cette vue d'ensemble des Pères de l'Église, passons maintenant aux cas particuliers en citant quelques passages de l'étude que Jules Isaac a consacrée aux grands docteurs : saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Agobard. "En 386, saint Jean Chrysostome commença à prêcher à Antioche où existait une importante communauté juive. Il débuta par huit homélies contre les Juifs dont le ton "est souvent d'une violence inouïe". "On y trouve réunis tous les griefs, toutes les injures. C'est chez lui qu'apparaît le mieux avec une violence et parfois une grossièreté inégalées, cette fusion d'éléments empruntés à la veine antisémite populaire et de griefs spécifiquement théologiques, cette utilisation de textes bibliques qui sont la marque propre de l'antisémitisme chrétien (*Jésus et Israël*, page 256).

"Osons le dire tout net : quel qu'ait été le but visé, cette démesure dans l'outrage et la calomnie est chose révoltante de la part d'un orateur sacré".

"De tels germes, de mépris et de haine, lèvent toujours. Beau travail, belles moissons... Figures de rhétorique, plaidez-vous aujourd'hui (après mille six cents ans écoulés) pour vous garder bonne conscience ; soit, mais "il faut comprendre" où mènent les figures de rhétorique proférées par une "bouche d'or" et reprises en chœur à travers les siècles par des myriades de disciples ; les figures de rhétorique ont pris consistance vitale, virulente, elles se sont incrustées dans des millions d'âmes. Qui donc oserait croire que l'âme chrétienne en soit aujourd'hui délivrée ? Qui peut dire si l'on arrivera jamais à l'en délivrer ? Et après les prédicateurs chrétiens, voyez venir les hideux libellistes, les Streicher nazis" (*Genèse de l'Antisémitisme*, pp. 162, 164, 165, 166). "Moins violent que l'orateur grec, écrit Jules Isaac, saint Augustin n'en est pas moins passionnément hostile au judaïsme et aux juifs, pas moins soucieux de lutter contre leur influence persistante, d'en préserver les fidèles, de les munir d'une provision d'arguments valables en vue des controverses avec ces opiniâtres, ces réprouvés. La méthode est la même, très proches les points de vue et l'interprétation de l'Écriture : bien avant la venue du Sauveur, le judaïsme s'est progressivement corrompu, desséché, flétri ; passée, la révélation du Christ, il n'a plus d'autre inspirateur que Satan ; ceux qui avaient été jadis les fils privilégiés de Dieu sont devenus les enfants du démon" (*id.* p. 166).

"Dans cet enseignement passionné qui a traversé les siècles et qui, de nos jours, ose encore élever la voix, il n'y a pas plus de respect pour la vérité scripturaire que pour la vérité historique. De la déplorable Crucifixion comme de la Dispersion, on ne craint pas de se faire une arme cruellement aiguisée pour mieux meurtrir le vieil Israël... » (*id.* p. 167).

"Encore n'ai-je pas dit l'essentiel, l'apport doctrinal propre à saint Augustin, à son esprit délié, l'élaboration d'une thèse ingénieuse, opportune, et par là destinée à la plus grande fortune (théologique) : la doctrine du peuple témoin..."

"Si les Juifs qui ont refusé de croire en Christ subsistent néanmoins, c'est qu'il faut qu'ils subsistent, c'est que Dieu l'a voulu ainsi dans sa surnaturelle sagesse ; ils subsistent pour témoigner, et, pour témoigner de la vérité chrétienne, ils en témoignent à la fois par leurs livres sacrés et par leur dispersion" (*id.* pp. 168-172).

"Dès maintenant nous voyons aussi la différence radicale qui sépare le système chrétien d'avilissement de son imitateur moderne le système nazi (aveugles et ignorants ceux qui méconnaissent leurs mille liaisons profondes) : celui-ci n'a été qu'une étape, une brève étape précédant l'extermination massive ; celui-là au contraire impliquait la survie, mais une survie honteuse, dans le mépris et la déchéance ; il était donc fait pour durer, et pour nuire, supplicier lentement des millions de victimes innocentes..." (*id.*).

"Considérons d'abord l'enseignement doctrinal de l'Église dans cette période du haut Moyen Âge. On ne peut en trouver plus parfaite expression que l'œuvre maîtresse de saint Grégoire le Grand, qui se situe presque à mi-chemin entre saint Augustin et saint Agobard, à la fin du VI^e siècle. Après les Pères de l'Église, nulle œuvre n'a eu plus de résonance et d'audience en chrétienté, en catholicité d'Occident surtout. Nul exemple ne peut être plus probant, puisque nous savons déjà, pour l'avoir vu agir en chef d'Église et chef d'État, que ce grand pape, loin d'être un fanatique, s'est illustré par des qualités insignes de générosité de cœur, d'élévation morale, d'équité, d'humanité" (*id.* pp. 287-289).

"Ivres d'orgueil, les Juifs ont mis toute leur énergie à fermer leur intelligence à la parole des envoyés de Dieu... "En perdant l'humilité, ils ont perdu l'intelligence de la vérité". Thème du peuple charnel, en corrélation étroite avec le thème précédent (du judaïsme dégénéré à la venue du Christ)..." (*id.*).

"Infiniment dangereux ce thème du "peuple charnel", car il mène par une progression fatale à celui du peuple de la *Bête*, de l'*Antéchrist* et du *Démon* animé d'une haine perverse, diabolique, contre Dieu et ses défenseurs" (*id.* pp. 289-291).

"Tels sont les enseignements du grand pape ; d'un caractère purement doctrinal à ses yeux, et conciliables, dans la pratique, avec les devoirs d'humanité, de charité chrétienne, de respect de la légalité. A ses yeux, non pas forcément aux yeux des autres. Ce que les esprits et les cœurs médiocres, en majorité toujours et partout, devaient retenir d'un tel enseignement, c'est la flétrissure marquée au front du peuple juif, ses crimes, sa malédiction, sa perversité satanique. Il n'en faut pas plus, à cette époque (à toute époque) pour déchaîner la sauvagerie de la *Bête* (*id.* pp. 289-290).

Jules Isaac s'attaque ensuite à saint Agobard et il conclut :

"Je ne me lasserai pas pour ma part de dire et de redire où mène un tel enseignement, lancé à toute volée, à travers le troupeau des fidèles ignorants et crédules : non seulement à ces "injustes violences" qu'on veut bien réprover (du bout des lèvres), mais aux plus odieuses séquelles, aux crimes d'homicide, de génocide, aux assassinats massifs, aux monstrueux (pogroms). Il est trop simple de croire ou de laisser croire que les pires violences de parole sont inoffensives ; comme si elles ne risquaient pas d'engendrer les pires violences de fait. De la bouche qui outrage ou du bras qui frappe, qui est le plus coupable ? Laissons donc à saint Agobard, en dépit des apologistes, sa part et sa charge de responsabilités" (*Genèse de l'Antisémitisme*, p. 285).

"Pour soutenir le contraire, il faut un parti pris invétéré, forcené, ou la soumission aveugle à une tradition qui pourtant, on le sait, n'est pas "normative" et ne devrait donc pas s'imposer comme règle de pensée même au fils le plus docile de l'Église. Mais tradition vivace, infiniment nocive, tradition meurtrière dont j'ai dit et je répète qu'elle mène à Auschwitz, "Auschwitz et autres lieux". Quelque six millions de Juifs assassinés uniquement parce qu'ils étaient juifs. Pour le déshonneur non seulement du peuple allemand, mais de la chrétienté tout entière. Car sans les siècles de catéchèse, la propagande et la vitupération hitlériennes eussent été impossibles" (*Jésus et Israël*, pp. 365, 508).

"Tant que les Églises et les peuples chrétiens n'auront pas reconnu leurs responsabilités initiales, tant qu'ils n'auront pas à cœur de les effacer, l'antijudaïsme gardera sa virulence. L'archevêque d'York constatait naguère qu'il existe en Grande-Bretagne un antisémitisme latent ; il existe partout, et c'est le contraire qui serait surprenant : car la source permanente de cet antisémitisme latent n'est autre que l'enseignement religieux chrétien sous toutes ses formes" (*id.* p. 572).

CE QUE JULES ISAAC EXIGE DU CONCILE.

L'Église, nous dit Jules Isaac, est seule coupable ; les Juifs sont totalement innocents, purs de toute responsabilité ; celle-ci incombe à l'Église dont l'enseignement est la source profonde et durable de l'antisémitisme, cet antisémitisme qui a bouillonné pendant des siècles pour aboutir à ce lieu maudit : Auschwitz. C'est donc à l'Église seule qu'il incombe de faire acte de réparation en purifiant et en rectifiant son enseignement millénaire. Et Jules Isaac en vient aux réalisations pratiques. Il demande ou plutôt exige du Concile : La condamnation et la suppression de toute discrimination raciale, religieuse ou nationale à l'égard des Juifs. La modification ou la suppression des prières liturgiques concernant les Juifs, celles du Vendredi Saint en particulier. L'affirmation que les Juifs ne sont aucunement responsables de la mort du Christ dont la faute incombe à l'humanité entière. La mise en sommeil ou l'annulation des passages évangéliques relatant cet épisode crucial de la Passion, celui de saint Matthieu principalement que Jules Isaac traite froidement de menteur et de faussaire. L'aveu que l'Église porte tous les torts dans cet état de guerre latente qui persiste depuis deux mille ans entre les Juifs, les chrétiens et le reste du monde. La promesse que l'Église modifiera définitivement son attitude dans un sens d'humilité, de contrition et de pardon à l'égard des Juifs, enfin qu'elle fera tous ses efforts pour réparer le tort qu'elle leur a causé en rectifiant et en purifiant son enseignement traditionnel, selon les directives de M. Jules Isaac.

Malgré l'insolence, de son ultimatum et en dépit de son virulent réquisitoire contre les évangiles et contre l'enseignement des Pères de l'Église qui trouve son fondement dans les paroles du Christ, Jules Isaac a trouvé chez les prélats modernes et à Rome même de puissants appuis, à commencer par les nombreux adeptes de *l'Amitié judéo-chrétienne*.

Quand Jules Isaac et consorts sont venus à Rome, ils se sont bien gardés de mentionner ces passages de leurs livres ; ils ont parlé de charité chrétienne, d'unité œcuménique, de filiation biblique commune, d'amitié judéo-chrétienne, de lutte contre le racisme, de martyre du peuple juif, et le coup a réussi puisque mille six cent cinquante et un évêques, cardinaux, archevêques et Pères conciliaires ont voté la réforme de l'enseignement catholique conformément aux directives de Jules Isaac, des B'nai Brith et du Congrès juif mondial.

Bien entendu, quand ils sont venus à Rome préparer le vote conciliaire, J. Isaac et les chefs des organisations juives n'ont pas dit au Pape et aux évêques :

"Vos évangélistes sont de fieffés menteurs.

"Vos pères de l'Église sont des faussaires et des tortionnaires qui ont répandu à travers le monde la haine du juif et qui ont déchaîné la sauvagerie de la Bête.

"Ils sont les précurseurs d'Hitler, de Streicher, ils sont les véritables responsables d'Auschwitz et des six millions de Juifs morts victimes des nazis".

Ces accusations, on peut les lire en toutes lettres dans les livres de Jules Isaac, livres qui sont en vente dans toutes les librairies, mais apparemment les Pères conciliaires ne les ont pas lus, pas plus qu'ils n'ont lu les livres de Jéhouda, Benamozegh, Rabi, Memmi et autres.

Non, Isaac et les chefs des grandes organisations juives n'ont pas dit avec Josué Jéhouda, un des maîtres de la pensée juive contemporaine :

"Votre monothéisme est un faux monothéisme ; une imitation bâtarde et falsifiée du seul vrai monothéisme, le monothéisme hébreu, et si le christianisme ne revient pas aux sources juives, il est condamné sans appel".

Ils n'ont pas dit avec Benamozegh, qui est une des gloires de la pensée juive contemporaine : "La religion chrétienne est une fausse religion, soi disant divine. Il n'y a pour elle et le monde qu'une voie de salut, revenir à Israël"⁵.

Ils n'ont pas dit avec Memmi :

"Votre religion est aux yeux des Juifs un blasphème et une subversion. Votre Dieu est pour nous le Diable, c'est-à-dire le condensé du mal sur la terre" (*Portrait d'un Juif*. Ed. Gallimard, 1962).

Ils n'ont pas dit avec Rabi :

"La conversion du juif au christianisme est trahison et idolâtrie car elle implique le blasphème suprême, la croyance en la divinité d'un homme" (*Anatomie du Judaïsme français*. Ed. Minuit, 1962).

Ils se sont bien gardés d'effrayer Rome en dévoilant leur pensée et ils ont réussi à gagner à leur cause un certain nombre de prélats.

Tout cela est vraiment une histoire étrange.

Quoi qu'il en soit la manœuvre a été menée avec une suprême habileté et elle a réussi. Le vote de 1964 est là pour en témoigner.

Mille six cent cinquante et un Pères conciliaires ont estimé que la version de la Passion selon Jules Isaac était préférable à celle de saint Jean et de saint Matthieu.

Ces mille six cent cinquante et un évêques, archevêques et cardinaux ont admis que l'enseignement de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Ambroise et saint Agobard devait être purifié et rectifié conformément aux injonctions de Jules Isaac dont un écrivain juif, Rabi, déclarait récemment que son livre, Jésus et Israël était "l'arme de guerre la plus spécifique contre un enseignement chrétien particulièrement nocif" (*Rabi*, op. cit.) c'est-à-dire d'enseignement codifié par les Pères de l'Église ci-dessus mentionnés.

En modifiant la liturgie du Vendredi Saint et en supprimant entre autres la prière des Impropères, ces mille six cent cinquante et un évêques ont donné raison à Jules Isaac qui dit en parlant des Impropères : "On ne saurait dire ce qui est le plus frappant : leur beauté ou leur iniquité" (*Genèse de l'Antisémitisme*, p. 309). Apparemment les évêques ont estimé que l'iniquité de cette prière l'emportait sur sa beauté.

Bref, ce vote du 20 novembre 1964, sous ses apparences de charité chrétienne, de réconciliation des Églises, d'unité œcuménique, est une étape de plus dans la voie de la démission, de l'abandon du christianisme traditionnel et du retour au judaïsme.

En réalité, sous couleur d'unité œcuménique, de réconciliation des religions et autres vocables enjôleurs, il s'agit de démolir le bastion du traditionalisme catholique que Josué Jéhouda appelle "la forteresse vétuste de l'obscurantisme chrétien".

⁵ Elie Benamozegh, *Israël et l'Humanité*. Ed. Albin Michel, Paris, 1961. (L'Édition originale date de 1914).

LE PIÈGE DE L'AMITIÉ JUDÉO-CHRÉTIENNE.

Et puisque nous sommes sur le chapitre de l'Amitié judéo-chrétienne, il est très instructif de voir avec quelle hautaine et méprisante ironie en parle Josué Jehouda qui est un des chefs spirituels du judaïsme contemporain.

"L'expression courante "judéo-chrétienne", si elle désigne l'origine juive du christianisme, a faussé le cours même de l'histoire universelle par la confusion qu'elle provoque dans les esprits. En abolissant les distinctions fondamentales entre le messianisme juif et le messianisme chrétien, elle englobe deux notions qui s'opposent radicalement. En mettant l'accent exclusivement sur "chrétien" au détriment de "judéo" elle escamote le messianisme monothéiste qui est une discipline valable sur tous les plans de la pensée et le réduit à un messianisme uniquement confessionnel, préoccupé comme le messianisme chrétien du salut individuel de l'âme. L'expression "judéo-chrétien", si elle signifie une provenance commune, est sans doute la notion la plus fatale qui soit. Elle repose sur une *contradictio in adjecto* et elle a faussé le cours même de l'histoire. Elle englobe dans un seul souffle deux notions parfaitement inconciliables, elle veut démontrer qu'il n'y a pas de différence entre le jour et la nuit ou le chaud et le froid, le noir et le blanc, elle apporte donc une confusion fatale sur laquelle pourtant on tente d'édifier une civilisation. Le christianisme offre au monde un messianisme restreint qu'il veut imposer comme le seul messianisme valable... Même Spinoza, le penseur le plus éloigné du monothéisme historique d'Israël, écrit : "Quant à ce que disent certaines Églises, que Dieu a revêtu la nature humaine, j'avouerai qu'elles me semblent tenir un langage aussi absurde que celui qui dirait qu'un cercle a revêtu la nature d'un carré..."

"L'exclusivisme dogmatique que professe la chrétienté doit enfin cesser... C'est l'entêtement chrétien prétendant être le seul héritier d'Israël qui propage l'antisémitisme. Ce scandale doit tôt ou tard prendre fin ; plus tôt ce sera, plus tôt disparaîtra le climat de mensonges dans lequel s'enveloppe l'antisémitisme"⁶.

Les chrétiens paraissent donc faire preuve d'une certaine candeur en se précipitant avec enthousiasme dans le piège de l'*Amitié judéo-chrétienne*.

Comme on peut le voir par ces quelques extraits, les violences de langage et les torts ne sont pas tous à la charge des chrétiens, comme Jules Isaac voudrait nous le faire croire, et l'on pourrait citer des imprécations du Sepher Toledoth Jeshu, du Zahar ou du Talmud dont "la démesure dans l'outrage et la calomnie" dépasse largement tout ce que les chrétiens ont jamais pu produire dans le genre.

Mais ce serait inutilement verser de l'huile sur le feu et le sujet est déjà assez brillant par lui-même sans qu'il soit besoin de l'envenimer. Bornons-nous à citer ce passage d'un écrivain juif américain qui remet un peu de calme et d'objectivité dans cette querelle enfiévrée :

"Papes et princes du Moyen Âge auraient pu, s'ils l'avaient désiré, rayer les Juifs de la carte du monde, mais ils ne le voulaient pas. Lorsque, pour des raisons sociales, économiques ou même religieuses, la présence des juifs devenait indésirable, on les bannissait, mais on ne les massacrait pas. L'Église tient que tout être humain a une âme et qu'un homme n'a pas assez de sa vie entière pour sauver son âme. Ce fut seulement lorsque la religion eut perdu toute emprise sur l'homme qu'un peuple d'Occident put envisager froidement d'exterminer des millions d'êtres humains sous le simple prétexte qu'il n'y avait pas de place pour eux sur terre"⁷.

⁶ Josué Jehouda, *L'Antisémitisme, Miroir du Monde*, pp. 135-136. Edition Synthesis, Genève, 1958.

⁷ Max L. Dimont, *Les Juifs, Dieu et l'Histoire*. Ed. Robert Laffont, Paris, 1964 (traduit de l'américain).

LE *TIMES* ET LE CARDINAL BÉA.

Le *Times* me reproche d'utiliser des auteurs juifs qui sont des cerveaux déséquilibrés et qui émettent des affirmations extravagantes. Il s'agit en l'espèce de Jules Isaac, Josué Jéhouda, Benamozegh et consorts. Je laisse au *Times* la responsabilité de ce jugement qu'il s'arrange avec le Cardinal Bea, Mgr Baum, Mgr de Provençères, le R.P. Riquet S.J. et autres qui font des éloges dithyrambiques de Jules Isaac.

Mais le *Times* ajoute : "Dans tous les milieux on trouve des détraqués de ce genre, mais ils ne représentent nullement la communauté juive tout entière et ne sont pas habilités à parler en son nom".

J'en demande bien pardon au *Times*, mais Jules Isaac, pour ne prendre que le plus notoire de ces auteurs, a été à Rome le porte-parole officiel des grandes organisations juives mondiales⁸ ; c'est à ce titre qu'il a été accueilli par Jean XXIII qui a nommé le Cardinal Bea à la tête du secrétariat pour l'unité des religions chrétiennes afin de donner satisfaction aux demandes de Jules Isaac. Le fait est unanimement reconnu et attesté par les deux partis en présence. Ce sont les arguments de Jules Isaac, arguments publiquement exposés dans ses deux célèbres ouvrages, qui ont été adoptés par les milieux juifs et qui ont servi de base aux discussions conciliaires. En fait il n'est pas exagéré de dire que le vote du Concile a porté sur le thème suivant : pour ou contre les thèses de Jules Isaac.

Et ceci nous amène au deuxième point soulevé par le *Times* : le rôle du Cardinal Bea à Rome. Il a été jusqu'ici longuement question de Jules Isaac, parlons un peu maintenant du Cardinal qui a été, avec Jules Isaac, le deuxième pilier de l'affaire. Son rôle, comme chef du secrétariat, y a été capital et pendant toute la durée du Concile, il a été le leader incontesté de la fraction progressiste, inconditionnellement favorable aux Juifs et hostile aux traditionalistes ; d'après polémiques y ont opposé l'éminent théologien traditionaliste, Mgr Carli et le Cardinal Bea sur la question juive.

L'ardeur pro-juive du Cardinal Bea a soulevé de véhémentes protestations à Rome et de graves accusations ont été portées contre lui. On l'a accusé :

1. D'être d'origine juive (son nom serait en réalité Beja ou Behar, et ses deux adjoints immédiats, Mgr Baum et Mgr Oesterreicher sont des juifs convertis).
2. D'avoir été pendant toute la durée du Concile un agent secret des Bnaï-Brith, la puissante et redoutable organisation mondiale juive dont le siège central est aux U.S.A.
3. D'avoir reçu des Bnaï-Brith et autres organisations juives américaines des sommes considérables pour soutenir et défendre la cause juive à Rome.

Ces accusations manquaient toutefois de preuves formelles et indiscutables car ce sont là des faits qu'il est excessivement difficile de prouver. Pour ma part, je m'étais bien gardé de soulever le cas du Cardinal Bea dans la brochure que j'avais distribuée aux Pères Conciliaires, car je voulais rester sur le plan des principes en évitant tout ce qui pouvait ressembler à des polémiques personnelles.

⁸ En ce moment le Grand Rabbin Kaplan et le R.P. Riquet S.J. font ensemble une tournée de conférences placée sous le patronage de l'*Amitié judéo-chrétienne* fondée par Jules Isaac. Sujet de ces conférences : "Où en sont les rapports judéo-chrétiens à la suite des récentes décisions prises par le Concile ?". Le Grand Rabbin Kaplan y reprend en termes à peine voilés toutes les thèses de Jules Isaac et de J. Jéhouda.

UN ARTICLE DE L'OSSERVATORE DELLA DOMENICA.

Or, le Concile terminé, *L'Osservatore Romano della Domenica*, organe hebdomadaire officieux du Vatican, publia en italien un gros volume magnifiquement illustré, faisant l'historique du Concile et donnant un résumé de ses travaux. Ce volume, daté du 6 mars 1966, était préfacé par S.E. Mgr Cicognani, Cardinal secrétaire d'Etat (c'est-à-dire Ministre des Affaires étrangères du Vatican) et par Mgr Felici (depuis Cardinal), Secrétaire général du Concile. Il avait donc un caractère officiel indiscutable.

Il y avait dans cet ouvrage, à la page 154, un article consacré au problème juif et cet article avait un ton de polémique acerbe, pour ne pas dire haineuse, qui contrastait avec le ton objectif des autres articles. On y attaquait d'une manière violente et même injurieuse tous ceux qui par leurs écrits avaient défendu la cause traditionaliste et j'y étais personnellement pris à parti au sujet de la brochure que j'avais distribuée au Concile.

Le signataire de cet article portait contre les auteurs de ces écrits, et contre moi en particulier, six accusations entièrement fausses et calomnieuses en ce qui me concerne, accusations qu'il aurait été bien incapable de prouver si je l'avais mis au pied du mur. Étant donné que ces accusations étaient portées publiquement dans une revue qui est une émanation du Vatican et qu'elles se recouvraient de l'autorité du Cardinal Cicognani et de Mgr Felici, auteurs de la préface, elles revêtaient une indiscutable gravité. Mais désirant éviter toute polémique personnelle, je n'ai pas protesté car l'auteur de l'article portait un nom totalement inconnu du public et il était probable que ni le Cardinal Cicognani ni Mgr Felici n'avaient lu l'article en question.

Parmi ces accusations portées contre moi, il y avait celle d'avoir pris part à sa campagne menée contre le Cardinal Bea, ce qui était manifestement faux comme une simple lecture de cette brochure permettait de le constater. Toutefois une attaque aussi calomnieuse m'autorise maintenant à sortir de la réserve que je m'étais imposée et me permet d'aborder la question du Cardinal Bea ; j'y ai consacré un chapitre du livre qui vient de paraître à Londres ; et ce chapitre soulève l'émotion du *Times*.

Le *Times* me reproche de faire état des relations secrètes du Cardinal Bea avec les Bnaï Brith et ne voit pas pourquoi un cardinal aurait besoin d'aller prendre à New York les directives secrètes d'une organisation juive pour découvrir qu'il est du devoir d'un chrétien d'aimer son prochain. Or, j'en demande bien pardon au *Times* mais je m'appuie pour cela sur un document précis au sujet duquel je donne toutes les références désirables.

UN ARTICLE EXLOSIF DE LOOK.

Le 25 janvier 1966, en effet, paraissait aux États-Unis un document explosif. Il s'agissait de la revue *Look*. *Look* est avec *Life* et le *Saturday Evening Post* une des grandes revues illustrées américaines et elle atteint le tirage fantastique de sept millions cinq cent mille exemplaires.

L'éditorial de *Look* était consacré au problème juif devant le Concile et on y trouvait un récit détaillé des négociations secrètes menées par le Cardinal Bea à New York avec les dirigeants des Bnaï Brith et du comité juif américain. Cet article fort long et très documenté, était signé du rédacteur en chef de la revue, J. Roddy, et accompagné de photos montrant le Cardinal Bea en discussion avec le Rabbin Heschel et autres dirigeants des Bnaï Brith. La revue portait sur la couverture un titre provocant : "Comment les Juifs ont chanté la pensée catholique".

En voici un passage typique⁹ :

"L'affirmation (faite à Rome) que les Juifs s'étaient infiltrés dans l'Église inquiétait les antisémites. Car, effectivement parmi les prélats juifs travaillant à Rome sur la déclaration juive, il y avait Mgr Baum et Mgr Oesterreicher, qui faisaient partie de l'état major de Bea, et Bea lui-même, selon le quotidien *Al Gomhuria* de Caire, était un juif appelé Behar.

"Ni Baum ni Oesterreicher n'étaient avec Bea à la fin de l'après-midi du 31 mars 1965, lorsqu'une limousine vint chercher le cardinal à l'hôtel Plaza à New York pour le mener six blocs plus loin aux bureaux du comité juif américain. Là, un Sanhédrin attendait le chef du secrétariat pour l'*Unité des religions chrétiennes*. La réunion fut tenue secrète vis-à-vis de la presse. Bea voulait que ni le Saint Siège ni la ligue arabe sachent qu'il était là pour écouter les questions auxquelles les juifs désiraient une réponse".

Look donne ensuite un aperçu des sujets qui furent discutés au cours de cette conférence (le cardinal s'y montra un partisan convaincu des thèses de Jules Isaac) puis il nous montre parallèlement les efforts frénétiques faits à Rome par les représentants des grandes organisations juives (Bnaï Brith -Comité juif américain - Congrès juif mondial) pour faire triompher leur point de vue.

Look semble entretenir des relations étroites avec les milieux juifs et les Bnaï Brith ainsi que le Comité Juif américain lui ont manifestement fourni la documentation très précise et très complète de cet article. Pour des raisons connues d'eux seuls, ils tenaient maintenant à rendre publiques ces négociations qui avaient été menées jusqu'alors dans un profond secret. Profondément déçus de n'avoir pas réussi à conserver la victoire qu'ils croyaient avoir gagnée par le vote de 1964, ils faisaient retomber sur le cardinal le poids de leur amertume.

⁹ Dans l'édition anglaise de mon livre j'ai donné la traduction des principaux passages de cet article.

LE SOUVERAIN PONTIFE PARLE À NOTRE DAME DE GUADALOUPE.

Il y a dans cet article de *Look* un passage qui revêt une importance particulière, il concerne l'affaire de N.D. de la Guadeloupe.

Le 4 avril 1965, dimanche de la Passion, le Saint Père alla en personne prêcher le sermon de la Passion dans une église de la banlieue romaine, N.D. de la Guadeloupe. Selon l'*Osservatore Romano* en date du 7 avril 1965, le Pape prononça les paroles suivantes :

"C'est une page grave et triste que celle-là, qui nous raconte en effet la rencontre entre Jésus et le peuple Juif. Ce peuple était prédestiné à recevoir le Messie et l'attendait depuis des milliers d'années et il était complètement absorbé dans cette espérance et cette certitude, mais au moment même, c'est-à-dire quand le Christ vient, parle et se manifeste, non seulement il ne le reconnaît pas, mais il le combat, le calomnie, l'injure et finalement le met à mort" (d'après l'*Osservatore Romano*, 7 avril 1965, p. 1).

Sur ce, protestations furieuses des communautés juives italiennes :

"Le Dr Sergio Piperno, président de l'Union des communautés israéliennes italiennes, et le Dr Elio Toaff, grand rabbin de Rome, en signe de protestation contre une phrase prononcée par le Saint Père dans l'homélie du dimanche de la Passion, ont envoyé au Vatican le télégramme suivant : "Juifs italiens expriment leur douloureuse stupeur pour confirmation accusation à charge peuple hébreu dans mort de Jésus contenue dans homélie Souverain Pontife, prononcée dans l'imminence de la Pâques dans paroisse romaine ND. de Guadeloupe et rapportée presse officielle vaticane renouvelant ainsi accusation décide source séculaire tragiques injustices vis-à-vis des Juifs à laquelle affirmations solennelles Concile Vatican semblaient mettre fin pour toujours", (d'après *Il Messaggero de Rome*, 8 avril 1965).

Et voici ce que *Look* écrit au sujet de l'affaire de N.D. de la Guadeloupe :

"Lorsque le vote de 1964 fut connu, il y eut une explosion de joie considérable parmi les juifs des États-Unis parce que leur déclaration avait finalement été promulguée¹⁰.

"En fait elle ne l'avait pas été. "

Il y avait en effet de nouvelles difficultés à surmonter. A Segni, près de Rome, l'Evêque Luigi Carli écrivit dans le numéro de février 1965 de sa revue diocésaine que les juifs de l'époque du Christ et que leurs descendants jusqu'à nos jours étaient collectivement responsables de la mort du Christ. Quelques semaines plus tard, le dimanche de la Passion, à une messe de la périphérie de Rome, le Pape Paul parla de la Crucifixion et de la lourde responsabilité des juifs dans cet événement. Le chef rabbin de Rome, Elie Toaff, déclara dans une réponse attristée que même chez les personnalités catholiques les plus qualifiées, l'imminence de la Fête de Pâques faisait resurgir tous les vieux préjugés. »

"Le 25 avril 1965 le *New York Times* lança une nouvelle très troublante ; la déclaration sur la question juive, dit-il, était en péril et le Pape l'avait remise à quatre consultants pour en éliminer toute contradiction avec les Écritures et pour la rendre plus acceptable aux Arabes".

Lorsque trois jours après, le Cardinal Bea arriva à New York, il démentit l'histoire du *New York Times* en disant que son Secrétariat pour l'Unité des religions chrétiennes avait toujours le

¹⁰ Il s'agit donc bien d'une motion inspirée par les organisations juives américaines, Bnaï Brith, etc.

plein contrôle de la déclaration sur la question juive. Puis il présenta des excuses pour le sermon de Paul. "Gardez présent à l'esprit, dit-il, que le Pape s'adressait à une assemblée de croyants fidèles, composée de gens du peuple simples et ordinaires, et qu'il ne parlait pas devant une élite cultivée". Quant à l'évêque antisémite de Segni, le cardinal affirma que le point de vue de Carli n'était nullement celui du secrétariat. Morriss B. Abraham, du Comité juif américain, était à l'aérodrome pour accueillir Bea et trouva cette déclaration rassurante ; pendant ce temps-là il y eut du 9 au 15 mai à Rome, dans les coulisses du Vatican, une âpre discussion sur les termes de la nouvelle déclaration qui allait être soumise au vote des Pères conciliaires concernant les juifs. La discussion fut close le 15 et les évêques qui avaient pris part à ces réunions se séparèrent sans que rien n'ait filtré au dehors des décisions qu'ils avaient adoptées.

"En fait, comme le déclare *Look*, le mal était fait, et une déclaration entièrement nouvelle sur la question juive devait sortir de ces discussions". Pendant ce temps les journaux juifs américains se lançaient dans une campagne acharnée pour essayer de faire pression sur le Vatican, mais les choses allaient vite ; le texte de la nouvelle déclaration fut publié sous une forme très édulcorée, comme le *Times* l'avait annoncé. Puis le Pape s'envola pour l'Assemblée des Nations-Unies où son discours de "Jamais plus la guerre" fut un triomphe ; puis il accueillit le Président du Comité juif américain dans une église de l'East Side. Le sort de la déclaration était toujours en suspens et l'opposition ne restait pas inactive ; non contente d'une déclaration édulcorée elle voulait obtenir une victoire totale en s'opposant à toute déclaration sur la question juive ; de leur côté, les Arabes soumettaient respectueusement un mémorandum de 28 pages aux évêques conciliaires, leur demandant de préserver la Foi d'une alliance judéo-communiste.

A Rome, le vote conciliaire était définitivement fixé au 14 octobre ; les représentants des organisations juives Lichten et Shuster téléphonaient fiévreusement au Comité juif américain et aux B'Naï de New York, mais il n'y avait plus beaucoup d'aide à en attendre. Ce fut finalement Mgr Higgins qui fit de son mieux pour les convaincre que les jeux étaient faits, et qu'il fallait se contenter pour le moment de ce qu'ils avaient obtenu. Car si on voulait aller trop fort, on aboutirait à un Concile tellement divisé que le Pape refuserait de promulguer quoi que ce soit sur ce sujet. Lichten envoya encore des télégrammes à vingt-cinq évêques sur lesquels il pensait pouvoir compter, mais ce fut à nouveau Higgins qui lui dit tranquillement d'abandonner : "Voyez vous-même, Joé, lui dit ce prêtre au langage de meneur syndicaliste ; je comprends votre désappointement et je suis moi-même désappointé, mais on n'y peut plus rien". Puis il partit consoler Shuster qui était en pleine crise de désespoir ; de son côté l'abbé René Laurentin (correspondant du *Figaro*), envoya à tous les évêques un dernier appel à leur conscience ; finalement le vote eut lieu à la date annoncée ; deux cent cinquante évêques votèrent contre la déclaration et mille sept cent soixante-trois votèrent en sa faveur.

A travers les États-Unis et l'Europe, la presse mondiale simplifia le contexte avec des titres tels que : "Le Vatican pardonne aux Juifs", "Les Juifs ne sont pas coupables", "Les Juifs exonérés de toute culpabilité à Rome".

Les porte-paroles du Comité juif américain et des B'Naï Brith firent des déclarations flamboyantes en ce sens, mais chacune de ces déclarations avait une note de désappointement parce que la première et forte déclaration avait été édulcorée. L'ami de Bea, Heschel, fut le plus violent, et déclara que l'échec du Concile refusant de trancher la question du déicide, était "un acte d'hommage à Satan".

"Aux États-Unis on crut communément qu'une sorte de pardon avait été accordé aux Juifs ; cette idée fut lancée et soutenue par la presse, mais en fait, cette idée n'avait aucune base dans la déclaration. Finalement les B'Nai Brith et Comité juif américain durent reconnaître qu'une grande partie de la résistance arabe et de l'intransigeance des théologiens était une réaction contre l'intense pression que les organisations juives avaient exercée sur le Concile.

Bien des catholiques sont d'avis que l'énergie dépensée par les Juifs fit plus de mal que de bien ; si le Concile avait pu délibérer en secret, sans pression extérieure, la déclaration sur la question juive aurait été plus forte. Il y eut beaucoup d'évêques au Concile qui ressentirent vivement cette pression juive à Rome, et qui en furent choqués. Ils pensèrent que les ennemis de Bea avaient raison quand ils virent les secrets du Concile divulgués dans la presse américaine. "Il veut livrer l'Église aux Juifs" dirent les adversaires haineux du vieux cardinal et quelques théologiens dogmatiques du Concile partagèrent cette opinion.

"Le Père Félix Morion de l'Université Pro-Dea, qui dirige le groupe d'études travaillant en liaison étroite avec le Comité juif américain, fut d'avis que ce texte promulgué était le meilleur qu'on pouvait obtenir. Nous aurions pu battre les dogmatistes (traditionalistes) insistait-il. Effectivement ils l'auraient pu, mais il en serait résulté une cassure dans l'Église" (*Look*, 1^{er} mai 1966).

Résumons les faits tels qu'ils sont relatés par *Look* : Le Pape s'étant permis le dimanche de la Passion de lire et commenter l'évangile de saint Matthieu, le cardinal Bea se précipite à New York et va présenter aux B'naï Brith ses excuses pour ce malencontreux sermon. Il leur dit ceci : "Ne tenez pas compte de ce sermon. Gardez présent à l'esprit que le Pape s'adressait à une assemblée de croyants fidèles composée de gens du peuple, simples et ordinaires et qu'il ne parlait pas devant une élite cultivée".

Faut-il en conclure qu'aux yeux du cardinal Bea, seuls des gens du peuple simples et ordinaires peuvent encore croire à la véracité de l'évangile de saint Matthieu ? Si tel était le cas, ce serait le triomphe posthume de Jules Isaac : d'avoir réussi à persuader le cardinal que saint Matthieu était un menteur.

Quoi qu'il en soit un cardinal occupant un des plus hauts postes de la hiérarchie catholique, présentant des excuses aux juifs parce que le Pape s'est permis en Semaine Sainte de lire et commenter l'Évangile de la Passion, voilà le fruit du vote de 1964 et un spectacle qu'on n'avait encore jamais vu au cours des deux mille années de l'histoire du christianisme.

Cet article de *Look* est excessivement troublant ; il a été lu par sept millions cinq cent mille personnes et pourtant il n'y a eu jusqu'ici aucun démenti à ma connaissance. Il ne s'est trouvé personne dans toute l'Église catholique pour s'étonner, se lever et demander des explications.

Puisque l'affaire a été lancée par *Look* dans le domaine public, il serait éminemment souhaitable que le Vatican oppose à cet article un démenti formel appuyé sur des preuves précises, ou à tout le moins qu'il nous donne une explication valable ; faute de quoi nous serons obligés de conclure que les accusations portées à Rome contre le Cardinal Bea étaient exactes ; qu'il s'est entendu secrètement avec les chefs des B'naï Brith et autres grandes organisations juives mondiales pour faire triompher, le point de vue juif au Concile ; que les B'naï Brith ont exercé pendant toute la durée du Concile une censure occulte sur le Vatican et sur le Pape lui-même puisque le Cardinal Bea s'est vu obligé d'aller à New York excuser et justifier devant les B'naï Brith le sermon de Semaine Sainte du Pape Paul VI.

Si le vote de 1964 avait été promulgué, les Juifs se seraient sentis en droit d'interdire la lecture en chaire des passages de saint Jean et de saint Matthieu qui ont à leurs yeux un relent formel d'antisémitisme et il faudrait dire des messes pour le repos de l'âme et le pardon des péchés de saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Agobart et autres docteurs de la chrétienté, "pamphlétaires orduriers et théologiens venimeux" coupables d'avoir "déchaîné sur le Monde la sauvagerie de la bête" (Jules Isaac dixit), précurseurs d'Hitler, d'Himmler, de Streicher et véritables responsables idéologiques d'Auschwitz. Tablant toujours sur le vote de 1964 et ne tenant aucun compte des rectifications de 1965, la prétention des Juifs à vouloir censurer les évangiles se généralise depuis la nouvelle orientation conciliaire.

Le 1^{er} janvier 1966 *La Terre Retrouvée*, organe sioniste paraissant à Paris, publiait un article consacré à une Histoire Sainte pour garçons et filles publiée en six volumes chez Hachette. Voici un passage typique de l'article en question : "Ce que nous reprochons à ces très beaux volumes d'une typographie en couleurs de premier choix, c'est leur conformisme..."

"Leurs images paraphrasent servilement et pieusement les textes. Et les textes pour l'Ancien Testament sont résumés conformément à la doctrine officielle de l'Église sur le rôle du Christ ; qu'il, nous suffise de citer le titre du quatrième volume de la série : *De David au Messie*. C'est présupposer que le Messie est venu. Que David y mène. Que c'est Jésus. On peut certes, en théologie, ou sur toutes sortes d'autres terrains, polémiquer avec Israël sur ce problème du Messie. On ne devrait pas servir aux garçons et filles une vérité qui n'est que vérité d'Évangile et contre laquelle tout l'enseignement d'Israël s'inscrit en faux.

"Bien entendu, nous ne prétendons pas qu'il ne faille enseigner d'Histoire Sainte qu'œcuménique. Ce serait impossible. Nous ne prétendons pas non plus que l'enseignement chrétien, doive s'autocensurer, sauf (et nous croyons qu'en cela il a depuis le Concile une obligation positive) quand il s'agit de remplacer l'enseignement du mépris par l'enseignement de l'estime des Juifs... Ensemencer la haine dans l'âme des garçons et des filles à qui l'on s'adresse ici, c'est effroyable" (Paul Giniewski). Ainsi pour *La Terre Retrouvée* propager les Évangiles, c'est répandre à travers le monde une effroyable semence de haine !

UN DOCUMENT PROPHÉTIQUE.

Les citoyens de l'orgueilleux empire britannique (alors à l'apogée de sa puissance) qui lurent les journaux du matin du 9 février 1883, ne prêtèrent certainement aucune attention à quelques lignes parues dans un obscur hebdomadaire juif : *Le Jewish World*, lignes redoutables cependant par ce qu'elles annonçaient à qui aurait su les comprendre.

Le Jewish World disait donc : "La dispersion des Juifs a fait d'eux un peuple cosmopolite. Ils sont le seul peuple vraiment cosmopolite et en cette qualité ils doivent agir et ils agissent comme un dissolvant de toute distinction de race ou de nationalité.

"Le grand idéal du Judaïsme n'est pas que les Juifs se rassemblent un jour dans quelque coin de la terre pour des buts séparatistes, mais que le monde entier soit imbu de l'enseignement juif et que dans une fraternité universelle des nations (un plus grand judaïsme en fait) toutes les races et religions séparées disparaissent...

"Ils font plus, par leur activité dans la littérature et dans la science, par leur position dominante dans toutes les branches de l'activité publique, ils sont en train de couler graduellement les pensées et les systèmes non-juifs dans des moules juifs"¹¹.

Assertion extravagante et fantastique, m'objectera le *Times*, produit d'un cerveau déséquilibré, enfiévré par une vision messianique de l'univers. Et pourtant il ne s'agissait pas là d'une vantardise inconséquente puisqu'en 1964, un simple écrivain juif, porte-parole il est vrai des grandes organisations juives mondiales, réussissait à imposer son point de vue et son orientation à tout un Concile¹². Fait que la grande revue américaine *Look* relate sous le titre orgueilleux et triomphal : "Comment les Juifs ont changé la pensée catholique".

Cet article était déjà terminé lorsque j'ai reçu d'un de mes amis romains l'information suivante : Le Consilium liturgique est en train de procéder aux modifications liturgiques décidées

¹¹ J'ai vérifié personnellement au British Museum l'exactitude de cette citation.

¹² Nous lisons dans *Terre de Provence*, n° du 23 janvier 1965, l'information suivante (ce jour-là, on inaugurait officiellement à Aix-en-Provence, l'avenue Jules Isaac dont le nom remplaçait l'ancienne appellation d'avenue Saint-Eutrope ; je rappelle que Jules Isaac résidait à Aix : "Le soir, une foule nombreuse s'est pressée dans l'amphithéâtre Zironski pour y entendre la conférence que Mgr de Provençères devait faire, dans le cadre de l'*Amitié judéo-chrétienne*, sur ce sujet, *Décret conciliaire sur les rapports des catholiques avec les non catholiques*).

"M. le Doyen Palanque nous rappela tout d'abord l'émouvante cérémonie qui eut lieu le matin même en la présence du maire, M. Mouret, de Chouraqui et de M. Armand Lunel, président des *Amis de Jules Isaac*, à la montée Saint-Eutrope. C'est Jules Isaac que l'on va évoquer encore en cette séance à propos du schéma conciliaire de la troisième session de Vatican II. Mgr de Provençères ne pouvait que donner une documentation de première main, ayant fait partie du Concile. Puis, en lui exprimant notre reconnaissance à tous pour son geste, il lui donna la parole. "Mgr de Provençères nous dit combien, au soir de cette journée d'hommage, il était heureux de rendre son témoignage car les travaux conciliaires lui avaient procuré une grande joie. Parlant de Jules Isaac, il nous dit que dès la première rencontre, en 1945, il eut une profonde estime pour lui, estime respectueuse qui fut très vite nuancée d'affection. Le schéma conciliaire paraît être la ratification solennelle de ce qui fut leur conversation. L'origine de ce schéma vient d'une demande de Jules Isaac au Vatican, étudiée par plus de deux mille évêques. L'initiative de cet événement fut prise par un laïc, et un laïc juif. Mgr de Provençères remarquait alors que souvent les grands actes historiques commencent par des faits et sont consacrés par la suite ainsi... La rencontre de Jules Isaac et de Jean XXIII aura été le signe de l'amitié judéo-chrétienne.

"Mgr de Provençères donna ensuite un récit détaillé du rôle joué par Jules Isaac à Rome, dans la préparation du Concile. Puis M. le Doyen Palanque, en remerciant Mgr de Provençères mit en relief le rôle que l'évêque d'Aix avait joué pour la bonne marche de ce schéma".

par le Concile. Il s'agit notamment de remplacer la prière du Vendredi Saint : "*Prions pour les Juifs perfides*" supprimée par Jean XXIII.

Le texte suivant fut soumis à l'appréciation du cardinal Bea : "Prions pour le peuple juif afin que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob le garde fidèle à son alliance et lui montre un visage bienveillant". Après examen, le cardinal refusa cette prière, la trouvant trop statique, et demanda quelque chose de plus dynamique parce que les rabbins n'étaient pas contents de la première rédaction. La formule suivante est actuellement à l'étude : "Prions aussi pour le peuple juif afin que, délivré de toute injustice, il soit toujours plus fidèle aux dons que Dieu lui a faits".

Si cette information est exacte, et j'ai tout lieu de croire qu'elle l'est, il en ressort deux choses :

1. Jules Isaac continue à inspirer les décisions de la hiérarchie progressiste qui ne tient aucun compte de l'échec du vote de 1964. L'Église catholique, seule coupable, doit demander humblement pardon aux juifs des injustices commises pendant deux mille ans à leur égard et réparer ses torts en purifiant et rectifiant son enseignement.
2. Les rabbins continuent à exercer une censure occulte sur le Vatican puisque les changements de liturgie sont préalablement soumis à leur acceptation.

Mgr Carli avait répondu par avance à ces arguments dans ses articles de *Palestra Del Clero* :

"Peut-on, écrit Mgr Carli, légitimement faire endosser par l'Église catholique en tant que telle, une si énorme responsabilité qui en ferait la plus cruelle et la plus vaste association de malfaiteurs ayant jamais existé sur la face de la terre ?

"Les Juifs d'aujourd'hui ne veulent plus être considérés comme responsables de tout ce qui fut fait à Jésus-Christ par leurs ancêtres, auxquels ils accordent même maintenant le bénéfice de la bonne foi ; mais ils exigent que l'Église catholique d'aujourd'hui se sente responsable et coupable de tout ce que, selon eux, les Juifs ont souffert durant deux millénaires.

"Je pense que l'Église, même au seul titre de la charité et de l'humilité, ne peut avaliser une telle interprétation de l'Histoire. Tout au moins ne devrait-elle se charger d'une telle faute qui la couvre de boue devant ses fils et le monde entier, qu'après un procès minutieux et impartial pour lequel ne peuvent naturellement suffire les quelques lignes du schéma conciliaire (mise à part leur valeur probatoire).

"Personne n'entend nier par là, le monde est prêt à regretter qu'aient pu se créer, tantôt plus, tantôt moins, par ignorance et parfois mauvaise foi, des préjugés anti-juifs chez les chrétiens ; de la même manière que chez les Juifs certaine littérature rabbinique ait insulté Jésus, la sainte Vierge Marie et inspiré la haine et la malédiction contre les chrétiens.

"Donc élaborons un texte qui soit acceptable pour tous nos amis juifs, mais qui soit avant tout acceptable par tous ceux qui aiment la vérité objective...

"Deux mille ans d'histoire, fussent-ils aussi remplis, ainsi que le veut la thèse juive, de fautes morales de l'Église vis-à-vis du peuple d'Israël, ne peuvent et ne doivent pas changer les termes de la question, tels qu'ils se trouvent sur les livres de Jésus, de saint Pierre, de saint Paul, etc.

"Le jugement porté dans le schéma conciliaire de 1964 coïncidait avec celui que proposent et que souhaitent les juifs. Qu'il me soit permis de douter qu'il soit acceptable selon la vérité objective".

Dans la revue, *Palestra del Clero* du 15 février 1965, Mgr Carli écrivait fort justement :

"Certainement, personne plus qu'un catholique ne doit condamner les haines et les persécutions, surtout quand elles ont pour prétexte des motifs raciaux ou religieux. Mais, il pourra

sembler pour le moins singulier à certains que, dans un document conciliaire, ne soient condamnés expressément que les dommages subis par les Juifs soit autrefois soit de nos jours, comme s'il n'en avait pas existé et comme s'il n'en existait pas d'autres malheureusement encore aujourd'hui, non moins dignes de condamnation explicite. Nous pensons en ce moment au massacre des Arméniens, aux génocides et aux innombrables tueries perpétrées à l'enseigne du communisme marxiste. "

Et Mgr Carli ajoute : "Dans la persécution des juifs ni l'empereur romain Claude, ni le führer nazi Hitler pour ne citer que le premier et le dernier des persécuteurs antisémites de l'ère chrétienne ne s'inspirèrent certainement de principes religieux".

ANNEXE

LA CONFÉRENCE DE SEELIBERG

Du 30 juillet au 5 août 1947 eut lieu à Seelisberg, en Suisse, une conférence internationale pour étudier les causes de l'anti-judaïsme chrétien et tenter d'y porter remède.

Parmi les 70 personnalités venues de 17 pays, on comptait parmi eux 28 juifs [dont Jules Isaac, le Rabbin Jacob Kaplan, Grand Rabbin adjoint de France, le Rabbin Alexandre Safran, Grand Rabbin de Roumanie, l'écrivain Josué Jéhouda, de Genève ; le professeur Selig Brodetzki, président du Conseil représentatif des Juifs d'Angleterre] ; 23 protestants ; 9 catholiques [dont le Père Marie-Benoît Péteul, le Père Calliste Lopinot, l'abbé Charles Journet, le Père Jean de Menasce, le Père Paul Démann], et deux orthodoxes grecs.

Lors de cette conférence, les Chrétiens prirent conscience de l'état de l'enseignement chrétien à l'égard des juifs et du judaïsme. Ils mesurèrent l'étendue de la responsabilité chrétienne dans le génocide hitlérien et comprirent qu'il fallait d'urgence corriger l'enseignement chrétien. Ils élaborèrent dix points pour éradiquer les préjugés contre les Juifs.

LES DIX POINTS DE SEELISBERG

Un **enseignement chrétien** digne de ce nom devrait :

1. **Rappeler** que c'est le même Dieu vivant qui nous parle à tous, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.
2. **Rappeler** que Jésus est né d'une vierge juive, de la race de David et du Peuple d'Israël, et que Son amour éternel et Son pardon embrassent son propre peuple et le monde entier.
3. **Rappeler** que les premiers disciples, les Apôtres et les premiers martyrs étaient juifs.
4. **Rappeler** que le précepte fondamental du Christianisme, celui de l'amour de Dieu et du prochain, promulgué déjà dans l'Ancien Testament, et confirmé par Jésus, oblige "Chrétiens et Juifs" dans toutes les relations humaines, sans aucune exception.
5. **Eviter** de rabaisser le judaïsme biblique ou post-biblique dans le but d'exalter le christianisme.
6. **Eviter** d'user du mot "Juifs" au sens exclusif de "ennemis de Jésus" ou de la locution "ennemis de Jésus" pour désigner le peuple juif tout entier.
7. **Eviter** de présenter la Passion de telle manière que l'odieux de la mise à mort de Jésus retombe sur les Juifs seuls. Ce ne sont pas les Juifs qui en sont responsables, car la Croix, qui nous sauve tous, révèle que c'est à cause de nos péchés à tous que le Christ est mort. Rappeler à tous les parents et éducateurs chrétiens la grave responsabilité qu'ils encourent du fait de présenter l'Evangile et surtout le récit de la Passion d'une manière simpliste. En effet, ils risquent par là d'inspirer, qu'ils le veuillent ou non, l'aversion dans la conscience ou le subconscient de leurs enfants ou auditeurs. Psychologiquement parlant, chez des âmes simples, mues par un amour ardent et une vive compassion pour le Sauveur crucifié, l'horreur qu'ils éprouvent tout naturellement envers les persécuteurs de Jésus, tournera facilement en une haine généralisée des Juifs de tous les temps, y compris ceux d'aujourd'hui.

8. **Eviter** de rapporter les malédictions scripturaires et le cri d'une foule excitée : "Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants", sans rappeler que ce cri ne saurait prévaloir contre la prière infiniment plus puissante de Jésus : "Père, pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font".
 9. **Eviter** d'accréditer l'opinion impie que le peuple juif est réprouvé, maudit, réservé pour une destinée de souffrances.
 10. **Eviter** de parler des Juifs comme s'ils n'avaient pas été les premiers à être de l'Église.
-

QUELQUES JALONS DU DIALOGUE INTERRELIGIEUX

- **1893.** Parlement mondial des religions à Chicago, première rencontre interreligieuse.
 - **1947.** Après la Shoah, conférence internationale à Seeligsberg (Suisse) sur les causes de l'antijudaïsme et ses remèdes.
 - **1964-65.** Concile Vatican II : décret sur l'oecuménisme (*Unitatis Redintegratio*), déclarations sur les religions non chrétiennes (*Nostra Ætate*) et sur la liberté religieuse (*Dignitatis Humanae*).
 - **1986.** Rencontre d'Assise à l'initiative du pape Jean-Paul II.
 - **2002.** Publication du document "Dabru Emet" dans le cadre du dialogue judéo-chrétien.
 - **2004.** Dernière session du Parlement des religions à Barcelone.
-

Historien français né à Rennes, **Jules Isaac** (1877-1963) devint inspecteur en chef de l'enseignement d'histoire au ministère de l'Éducation nationale, à Paris. Il fut cruellement éprouvé par la mort en déportation, à Auschwitz, de sa femme et de sa fille.

Auteur de nombreux ouvrages, il publie en 1946 : "**Jésus et Israël**". Dans ce livre, "qui est le cri d'une conscience indignée, d'un cœur déchiré", Jules Isaac révèle **les racines chrétiennes de l'anti-judaïsme** et réclame l'instauration d'un dialogue véritable entre Juifs et Chrétiens.

En annexe du livre, il propose **18 points** comme base pour corriger l'enseignement chrétien sur les Juifs.

LES 18 PROPOSITIONS PRÉSENTÉES PAR JULES ISAAC À SEELISBERG EN 1947

Un **enseignement chrétien** digne de ce nom devrait :

1. **donner** à tous les chrétiens une connaissance au moins élémentaire de l'Ancien Testament; insister sur le fait que l'Ancien Testament, essentiellement sémitique - fond et forme, était l'Écriture sainte des Juifs, avant de devenir l'Écriture sainte des chrétiens;
2. **rappeler** qu'une grande partie de la liturgie chrétienne lui est empruntée ; et que l'Ancien Testament, œuvre du génie juif (éclairé par Dieu), a été jusqu'à nos jours une source permanente d'inspiration pour la pensée, la littérature et l'art chrétiens ;

3. se garder d'omettre le fait capital que c'est au peuple juif, élu par Lui, que Dieu s'est révélé d'abord dans sa Toute-Puissance ; que c'est par le peuple juif que la croyance fondamentale en Dieu a été sauvegardée, puis transmise au monde chrétien;

4. reconnaître et dire loyalement, en s'inspirant des enquêtes historiques les plus valables, que le christianisme est né d'un judaïsme non pas dégénéré mais vivace, comme le prouvent la richesse de la littérature juive, la résistance indomptable du judaïsme au paganisme, la spiritualisation du culte dans les synagogues, le rayonnement du prosélytisme, la multiplicité des sectes et des tendances religieuses, l'élargissement des croyances; se garder de tracer du pharisaïsme historique une simple caricature;

5. tenir compte du fait que l'histoire donne un démenti formel au mythe théologique de la Dispersion - châtiment providentiel (de la Crucifixion), puisque la dispersion du peuple juif était un fait accompli au temps de Jésus et qu'à cette époque, selon toute vraisemblance, la majorité du peuple juif ne vivait plus en Palestine; même après les deux grandes guerres de Judée (1er et 2ème siècles), il n'y a pas eu dispersion des Juifs de Palestine;

6. mettre en garde les fidèles contre certaines tendances rédactionnelles des Evangiles, notamment dans le quatrième Évangile l'emploi fréquent du terme collectif "les Juifs" dans un sens limitatif et péjoratif - les ennemis de Jésus : les grands prêtres, scribes et pharisiens, - procédé qui a pour résultat non seulement de fausser les perspectives historiques, mais d'inspirer l'horreur et le mépris du peuple juif dans son ensemble, alors qu'en réalité ce peuple n'est nullement en cause;

7. dire très explicitement, afin que nul chrétien ne l'ignore, que Jésus était juif, de vieille famille juive, qu'il a été circoncis (selon la Loi juive) huit jours après sa naissance; que le nom de Jésus est un nom juif (Yeschouha) grécisé, et Christ l'équivalent grec du terme juif Messie; que Jésus parlait une langue sémitique, l'araméen, comme tous les juifs de Palestine; et qu'à moins de lire les Evangiles dans leur texte original qui est en langue grecque, on ne connaît la Parole que par une traduction de traduction;

8. reconnaître - avec l'Écriture - que Jésus, né "sous la Loi" juive, a vécu "sous la Loi"; qu'il n'a cessé de pratiquer jusqu'au dernier jour les rites essentiels du judaïsme; que, jusqu'au dernier jour, il n'a cessé de prêcher son Évangile dans les synagogues et dans le Temple;

9. ne pas omettre de constater que, durant sa vie humaine, Jésus n'a été que "le ministre des circoncis" (Romains, XV,8); c'est en Israël seul qu'il a recruté ses disciples ; tous les apôtres étaient des juifs comme leur Maître;

10. bien montrer, d'après les textes évangéliques, que, sauf de rares exceptions, et jusqu'au dernier jour, Jésus n'a cessé d'obtenir les sympathies enthousiastes des masses populaires juives, à Jérusalem aussi bien qu'en Galilée ;

11. se garder d'affirmer que Jésus en personne a été rejeté par le peuple juif, que celui-ci a refusé de le reconnaître comme Messie et Fils de Dieu, pour la double raison que la majorité du peuple juif ne l'a même pas connu, et qu'à cette partie du peuple qui l'a connu, Jésus ne s'est jamais présenté publiquement et explicitement comme tel ; admettre que, selon toute vraisemblance, le caractère messianique de l'entrée à Jérusalem à la veille de la Passion n'a pu être perçu que d'un petit nombre ;

12. se garder d'affirmer qu'à tout le moins Jésus a été rejeté par les chefs et représentants qualifiés du peuple juif ; ceux qui l'ont fait arrêter et condamner, les grands-prêtres étaient les représentants d'une étroite caste oligarchique, asservie à Rome et détestée du peuple; quant aux docteurs et aux

pharisiens, il ressort des textes évangéliques eux-mêmes qu'ils n'étaient pas unanimes contre Jésus; rien ne prouve que l'élite spirituelle du judaïsme se soit associée à la conjuration;

13. se garder de forcer les textes pour y trouver la réprobation globale d'Israël ou une malédiction qui n'est prononcée nulle part explicitement dans les Evangiles; tenir compte du fait que Jésus a toujours pris soin de manifester à l'égard des masses populaires des sentiments de compassion et d'amour;

14. se garder par-dessus tout de l'affirmation courante et traditionnelle que le peuple juif a commis le crime inexpiable de déicide, et qu'il en a pris sur lui, globalement, toute la responsabilité; se garder d'une telle affirmation non seulement parce qu'elle est nocive, génératrice de haines et de crimes, mais aussi parce qu'elle est radicalement fautive;

15. mettre en lumière le fait, souligné par les quatre Evangiles, que les grands-prêtres et leurs complices ont agi (contre Jésus) à l'insu du peuple et même par crainte du peuple ;

16. pour ce qui est du procès juif de Jésus, reconnaître que le peuple juif n'y est pour rien, n'y a joué aucun rôle, n'en a même probablement rien su ; que les outrages et brutalités qu'on met à son compte ont été le fait des policiers ou de quelques oligarques ; qu'il n'y a nulle mention d'un procès juif, d'une réunion du sanhédrin dans le quatrième Évangile;

17. pour ce qui est du procès romain, reconnaître que le procureur Ponce Pilate était entièrement maître de la vie et de la mort de Jésus ; que Jésus a été condamné pour prétentions messianiques, ce qui était un crime aux yeux des Romains, non pas des Juifs ; que la mise en croix était un supplice spécifiquement romain ; se garder d'imputer au peuple juif le couronnement d'épines qui est, dans les récits évangéliques, un jeu cruel de la soldatesque romaine ; se garder d'identifier la foule ameutée par les grands-prêtres avec le peuple juif tout entier ou même avec le peuple juif de Palestine, dont les sentiments anti romains ne font pas de doute; noter que le quatrième Évangile met en cause exclusivement les grands-prêtres et leurs gens ;

18. en dernier lieu, ne pas oublier que le cri monstrueux : "Son sang soit sur nous et sur nos enfants" ne saurait prévaloir contre la Parole : "Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font".

**DÉCLARATION
NOSTRA AETATE
SUR L'ÉGLISE ET LES RELIGIONS NON-CHRÉTIENNES**

Préambule

1. A notre époque où le genre humain devient de jour en jour plus étroitement uni et où les relations entre les divers peuples augmentent, l'Église examine plus attentivement quelles sont ses relations avec les religions non chrétiennes. Dans sa tâche de promouvoir l'unité et la charité entre les hommes, et même entre les peuples, elle examine ici d'abord ce que les hommes ont en commun et qui les pousse à vivre ensemble leur destinée.

Tous les peuples forment, en effet, une seule communauté ; ils ont une seule origine, puisque Dieu a fait habiter toute la race humaine sur la face de la terre¹³ ; ils ont aussi une seule fin dernière. Dieu, dont la providence, les témoignages de bonté et les desseins de salut s'étendent à tous¹⁴, jusqu'à ce que les élus soient réunis dans la Cité sainte, que la gloire de Dieu illuminera et où tous les peuples marcheront à sa lumière¹⁵.

Les hommes attendent des diverses religions la réponse aux énigmes cachées de la condition humaine, qui, hier comme aujourd'hui, troublent profondément le cœur humain : Qu'est-ce que l'homme ? Quel est le sens et le but de la vie ? Qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le péché ? Quels sont l'origine et le but de la souffrance ? Quelle est la voie pour parvenir au vrai bonheur ? Qu'est-ce que la mort, le jugement et la rétribution après la mort ? Qu'est-ce enfin que le mystère dernier et ineffable qui entoure notre existence, d'où nous tirons notre origine et vers lequel nous tendons ?

Les diverses religions non chrétiennes

2. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à aujourd'hui, on trouve dans les différents peuples une certaine sensibilité à cette force cachée qui est présente au cours des choses et aux événements de la vie humaine, parfois même une reconnaissance de la Divinité suprême, ou encore du Père. Cette sensibilité et cette connaissance pénètrent leur vie d'un profond sens religieux. Quant aux religions liées au progrès de ta culture, elles s'efforcent de répondre aux mêmes questions par des notions plus affinées et par un langage plus élaboré.

Ainsi, dans l'hindouisme, les hommes scrutent le mystère divin et l'expriment par la fécondité inépuisable des mythes et par les efforts pénétrants de la philosophie ; ils cherchent la libération des angoisses de notre condition, soit par les formes de la vie ascétique, soit par la méditation profonde, soit par le refuge en Dieu avec amour et confiance.

Dans le bouddhisme, selon ses formes variées, l'insuffisance radicale de ce monde changeant est reconnue et on enseigne une voie par laquelle les hommes, avec un cœur dévot et confiant, pourront soit acquérir l'état de libération parfaite, soit atteindre l'illumination suprême par leurs propres efforts ou par un secours venu d'en haut.

De même aussi, les autres religions qu'on trouve de par le monde s'efforcent d'aller au-devant, de façons diverses, de l'inquiétude du cœur humain en proposant des voies, c'est-à-dire des doctrines, des règles de vie et des rites sacrés.

L'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui, quoiqu'elles diffèrent en beaucoup de points de ce qu'elle-même tient et propose, cependant apportent souvent un rayon de la Vérité qui illumine tous les hommes. Toutefois, elle annonce, et elle est tenue d'annoncer sans cesse, le Christ qui est " la voie, la vérité et la vie " (*Jean 14, 6*), dans lequel les hommes doivent trouver la plénitude de la vie religieuse et dans lequel Dieu s'est réconcilié toutes choses¹⁶.

Elle exhorte donc ses fils pour que, avec prudence et charité, par le dialogue et par la collaboration avec ceux qui suivent d'autres religions, et tout en témoignant de la foi et de la vie chrétiennes, ils

¹³ Cf. *Act.*, 17, 26.

¹⁴ Cf. *Sap.*, 8, 1 ; *Act.*, 14, 17 ; *Rom.*, 2, 6-7 ; *1 Tim.*, 2, 4.

¹⁵ Cf. *Apoc.*, 21, 23-24.

¹⁶ Cf. *2 Cor.*, 5, 18-19.

reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles, morales et socio-culturelles qui se trouvent en eux.

La religion musulmane

3. L'Église regarde aussi avec estime les musulmans, qui adorent le Dieu Un, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre¹⁷, qui a parlé aux hommes. Ils cherchent à se soumettre de toute leur âme aux décrets de Dieu, même s'ils sont cachés, comme s'est soumis à Dieu Abraham, auquel la foi islamique se réfère volontiers. Bien qu'ils ne reconnaissent pas Jésus comme Dieu, ils le vénèrent comme prophète ; ils honorent sa mère virgine, Marie, et parfois même l'invoquent avec piété. De plus, ils attendent le jour du jugement où Dieu rétribuera tous les hommes ressuscités. Aussi ont-ils en estime la vie morale et rendent-ils un culte à Dieu, surtout par la prière, l'aumône et le jeûne.

Si, au cours des siècles, de nombreuses dissensions et inimitiés se sont manifestées entre les chrétiens et les musulmans, le Concile les exhorte tous à oublier le passé et à s'efforcer sincèrement à la compréhension mutuelle, ainsi qu'à protéger et à promouvoir ensemble, pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté.

La religion juive

4. Scrutant le mystère de l'Église, le Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament avec la lignée Abraham.

L'Église du Christ, en effet, reconnaît que les prémices de sa foi et de son élection se trouvent, selon le mystère divin du salut, dans les patriarches, Moïse et les prophètes. Elle confesse que tous les fidèles du Christ, fils d'Abraham selon la foi¹⁸, sont inclus dans la vocation de ce patriarche et que le salut de l'Église est mystérieusement préfiguré dans la sortie du peuple élu hors de la terre de servitude. C'est pourquoi l'Église ne peut oublier qu'elle a reçu la révélation de l'Ancien Testament par ce peuple avec lequel Dieu, dans sa miséricorde indicible, a daigné conclure l'antique Alliance, et qu'elle se nourrit de la racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les rameaux de l'olivier sauvage que sont les Gentils¹⁹. L'Église croit, en effet, que le Christ, notre paix, a réconcilié les Juifs et les Gentils par sa croix et en lui-même des deux a fait un seul²⁰.

L'Église a toujours devant les yeux les paroles de l'apôtre Paul sur ceux de sa race "à qui appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses et les patriarches, et de qui est né, selon la chair, le Christ" (*Romains*, 9, 4-5), le fils de la Vierge Marie. Elle rappelle aussi que les apôtres, fondements et colonnes de l'Église, sont nés du peuple juif, ainsi qu'un grand nombre des premiers disciples qui annoncèrent au monde l'Évangile du Christ.

Au témoignage de l'Écriture sainte, Jérusalem n'a pas reconnu le temps où elle fut visitée²¹ ; les Juifs, en grande partie, n'acceptèrent pas l'Évangile, et même nombreux furent ceux qui s'opposèrent à sa

¹⁷ Cf. S. Greg. VII. Epist. III, 21 ad Anazir (Al-Nâsir), regem Mauritaniae, ed. E. Caspar in MGH, Ep. sel. 11. 1920, I, p. 288, 11-15 ; P.L. 148, col. 451 A.

¹⁸ Cf. *Gal.*, 3, 7.

¹⁹ Cf. *Rom.*, 11, 17-24.

²⁰ Cf. *Eph.*, 2, 14-16.

²¹ Cf. *Lc.*, 19, 44.

diffusion²². Néanmoins, selon l'Apôtre, les Juifs restent encore, à cause de leurs pères, très chers à Dieu, dont les dons et l'appel sont sans repentance²³. Avec les prophètes et le même Apôtre, l'Église attend le jour, connu de Dieu seul, où tous les peuples invoqueront le Seigneur d'une seule voix et "le serviront sous un même joug" (*Sophonie*, 3, 9)²⁴.

Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux Juifs, le Concile veut encourager et recommander entre eux la connaissance et l'estime mutuelles, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques, ainsi que d'un dialogue fraternel.

Encore que des autorités juives, avec leurs partisans, aient poussé à la mort du Christ²⁵, ce qui a été commis durant sa passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les Juifs vivant alors, ni aux Juifs de notre temps. S'il est vrai que l'Église est le nouveau peuple de Dieu, les Juifs ne doivent pas, pour autant, être présentés comme réprouvés par Dieu ni maudits, comme si cela découlait de la Sainte Écriture. Que tous donc aient soin, dans la catéchèse et la prédication de la parole de Dieu, de n'enseigner quoi que ce soit qui ne soit conforme à la vérité de l'Évangile et à l'esprit du Christ.

En outre, l'Église qui réprouve toutes les persécutions contre tous les hommes, quels qu'ils soient, ne pouvant oublier le patrimoine qu'elle a en commun avec les Juifs, et poussée, non pas par des motifs politiques, mais par la charité religieuse de l'Évangile, déplore les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme, qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigées contre les Juifs.

D'ailleurs, comme l'Église l'a toujours tenu et comme elle le tient, le Christ, en vertu de son immense amour, s'est soumis volontairement à la passion et à la mort, à cause des péchés de tous les hommes et pour que tous les hommes obtiennent le salut. Le devoir de l'Église, dans sa prédication, est donc d'annoncer la croix du Christ comme signe de l'amour universel de Dieu et comme source de toute grâce.

La fraternité universelle excluant toute discrimination

5. Nous ne pouvons invoquer Dieu, Père de tous les hommes, si nous refusons de nous conduire fraternellement envers certains des hommes créés à l'image de Dieu. La relation de l'homme à Dieu le Père et la relation de l'homme à ses frères humains sont tellement liées que l'Écriture dit : "Qui n'aime pas ne connaît pas Dieu" (*1 Jean*, 4, 8).

Par là est sapé le fondement de toute théorie ou de toute pratique qui introduit entre homme et homme, entre peuple et peuple, une discrimination en ce qui concerne la dignité humaine et les droits qui en découlent.

L'Église réprouve donc, en tant que contraire à l'esprit du Christ, toute discrimination ou vexation opérée envers des hommes en raison de leur race, de leur couleur, de leur classe ou de leur religion. En conséquence, le Concile, suivant les traces des saints apôtres Pierre et Paul, adjure ardemment les fidèles du Christ "d'avoir au milieu des nations une belle conduite" (*1 Pierre*, 2, 12). si c'est

²² Cf. *Rom.*, 11, 28.

²³ Cf. *Rom.*, 11, 28-29 ; Conc. Val. II, Const. Dogm. *Lumen Gentium*, AAS 57 (1965), p. 20.

²⁴ Cf. *Is.*, 66, 23 ; *Ps.* 65, 4 ; *Rom.*, 11, 11-32.

²⁵ Cf. *Jean*, 19, 6.

possible, et de vivre en paix, pour autant qu'il dépend d'eux, avec tous les hommes²⁶, de manière à être vraiment les fils du Père qui est dans les cieux²⁷.

Rome, près Saint-Pierre, le 28 octobre 1965.

**DISCOURS DE JEAN-PAUL II
POUR LE CENTENAIRE DE LA NAISSANCE
DU CARDINAL AUGUSTIN BÉA**

19 décembre 1981

*Eminences,
Excellences,
Messieurs,*

Je vous suis reconnaissant pour votre visite et pour l'occasion qui m'est donnée de prendre connaissance des importants travaux qui vous ont réunis ici et qui visent à mettre en lumière la contribution que le Cardinal Augustin Bea a apportée aux grandes réalisations du deuxième Concile du Vatican. Il s'agit là d'un acte de fidélité à la vérité historique, d'un hommage de gratitude à Dieu pour ce qu'il nous a donné à travers celui qui a été son grand serviteur, d'un stimulant pour nous aider à développer toujours davantage les germes féconds nés du Concile, mais qui ont besoin de notre collaboration pour qu'ils puissent porter les fruits qui s'y trouvent en puissance.

Je pense entre autres à trois documents qui furent spécialement chers au Cardinal Bea et qui n'ont cessé d'inspirer de nombreuses initiatives de l'Église, grâce à l'entremise du Secrétariat pour l'unité des chrétiens et d'autres organismes du Saint-Siège ; je veux parler du décret sur l'œcuménisme, de la déclaration *Nostra Aetate* sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes – à commencer par le judaïsme –, de la déclaration sur la liberté religieuse. J'ai souvent l'occasion d'illustrer l'engagement de l'Église dans ces trois directions ; aujourd'hui, je m'arrête plutôt à considérer comment la contribution du Cardinal Bea à l'action du Concile éclaire et stimule notre engagement afin que l'arbre planté par le Concile dans le sol de l'Église croisse et se développe toujours davantage. En effet, la vie du Cardinal nous donne à ce sujet plusieurs indications importantes.

1. La première indication concerne l'esprit qui alimentait son action œcuménique. Nous en trouvons le témoignage explicite dans ses notes spirituelles. En 1960, méditant sur la mission des apôtres soutenus par le Christ, il écrit : " Je considère la tâche qui m'est confiée comme la "mission" essentielle dont le Sauveur me charge maintenant. Je veux la remplir avec le plus complet dévouement... Il faut avant tout manifester à mes frères mon amour : dans les rapports, les conversations, la correspondance et les négociations. Les frères séparés doivent reconnaître que j'agis uniquement par amour pour le Christ... L'œuvre devra se faire en esprit

²⁶ Cf. *Rom.* 12. 18.

²⁷ Cf. *Mt.* 5. 45.

intérieur et dans l'esprit de force, donc avec une force surnaturelle. Chacun devra reconnaître qu'il n'y a là aucun désir de puissance, pas d'intérêt terrestre, pas de pur activisme, pas de routine, mais le véritable esprit du Christ”.

Cependant, le Cardinal Bea ne se faisait pas d'illusions sur les difficultés de l'entreprise. Dans ses notes spirituelles de la retraite de 1962, nous lisons à ce sujet : “ Plus une âme est proche du Seigneur, plus aussi vaut pour elle l'allusion à la croix. Elle vaut donc aussi pour moi, surtout dans ma tâche particulière qui ne peut se faire sans beaucoup de fatigues, d'échecs et de malentendus. Il faut que je puise mon courage et ma force dans la “transfiguration”, dans cette transfiguration qui s'opère en moi par la prière”.

2. Une deuxième indication qui nous vient du Cardinal Bea est sa profonde connaissance de la Parole de Dieu contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et son dévouement, non seulement pour l'approfondir, mais pour la communiquer et la faire largement pénétrer dans l'Église. C'est à cette tâche qu'il a consacré toute une vie de savant, à travers des publications et surtout à travers son enseignement. Pendant des décennies, il a fait partager à des milliers de futurs professeurs d'Écriture Sainte, disséminés par la suite dans toute l'Église, les richesses proposées par l'Institut pontifical biblique. Cette tâche s'est réalisée d'autant plus qu'il a même dirigé cet Institut durant dix-neuf années et qu'il a donc eu une responsabilité particulière dans l'enseignement, les publications, les recherches, et notamment les fouilles archéologiques que l'Institut a effectuées en Palestine. A cela il faut ajouter la collaboration dévouée et efficace aux travaux de la Commission Biblique. Comment ne pas noter ensuite son action de Père conciliaire ?

Dans ses nombreuses interventions, il insistait sur la nécessité de faire apparaître clairement dans les textes conciliaires les bases bibliques de la doctrine proposée. Et lorsqu'il développait la théologie du baptême et ses conséquences pour les relations entre les chrétiens séparés entre eux, il mettait en relief le fondement biblique essentiel d'une telle doctrine. De façon plus générale, il répétait sans cesse que l'Écriture Sainte constitue l'héritage et le trésor communs de tous les chrétiens et par là une base essentielle pour se retrouver au-delà des divisions. C'est encore cette conviction qui l'inspirait lorsqu'il mit en œuvre la collaboration avec les “Sociétés bibliques” pour préparer des “traductions œcuméniques” de la Bible. Dans le même esprit, il assumait la tâche délicate de présenter au Concile la déclaration *Nostra Aetate*, en mettant en lumière les relations entre le peuple élu de l'Ancien Testament et celui du Nouveau.

3. Un troisième témoignage précieux du Cardinal Bea concerne ses liens avec l'Église. Ce sens de l'Église animée par le Christ accompagne en effet toutes les activités que je viens d'évoquer, comme l'expriment deux mots tirés de ses notes spirituelles : “ L'Église n'est donc pas simplement une pieuse association, elle est le Christ qui continue à vivre avec tous ses dons et ses grâces”. D'où cette conséquence : “ Mon travail doit toujours procéder dans le souci de participation à la vie de l'Église et à son sort. C'est elle qui doit donner la forme”. En fait tout son travail à l'Institut Biblique était dirigé vers le service de l'Église qui le lui avait confié et de tant d'Églises locales où ses élèves de l'Institut continueraient à semer ce qu'ils y avaient appris. Mais il fut appelé à servir l'Église à la Curie et dans la personne même du Successeur de Pierre. Chacun sait la confiance profonde que lui ont réservée successivement – et chacun à sa manière – les Papes Pie XII, Jean XXIII et Paul VI, qui ont tant apprécié ses services de qualité. Qu'il suffise de citer le fait de l'avoir appelé au Cardinalat et nommé premier Président du nouveau Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens.

À l'Église, il apporta aussi son travail de consultant des Dicastères de la Curie romaine, et en particulier sa collaboration avec celui qui était alors le Saint-Office comme avec la Congrégation des Rites pour la réforme liturgique. C'est toujours pour le service de l'Église qu'il a travaillé comme premier Président à soutenir les débuts de la Commission pour la Néo-Vulgate, c'est-à-dire la révision de la Vulgate latine, afin de la rendre fidèle aux textes originaux de la Sainte Écriture. Cette tâche est désormais terminée.

La profondeur de tels liens avec l'Église – le “ *sentire cum Ecclesia* ” au sens le plus profond du mot

– l'ouvrait en même temps aux besoins du monde, lui faisant observer et interpréter les signes des temps, pour comprendre ce qu'aujourd'hui l'Esprit dit aux Églises. Ainsi la profonde union avec le Christ dont il se sentait l'envoyé, l'étude et la méditation de la Parole de Dieu, le lien profond avec l'Église, et sa sensibilité aux besoins spirituels du monde, visaient en dernière analyse un but très élevé : que l'Église devienne toujours davantage comme “ le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ”. En d'autres termes, tout se plaçait dans la perspective que le Seigneur nous a ouverte dans la prophétie de Sophonie : “ Oui, je ferais alors aux peuples des lèvres pures pour qu'ils puissent tous invoquer le nom de Yahvé et le servir sous un même joug ”. Mon souhait est que vos travaux puissent constituer une contribution précieuse à la réalisation de ce dessein divin, et c'est pour cela que j'invoque sur eux et sur vous la bénédiction du Dieu tout-puissant, notre Père.

**JUBILÉE DE L'AN 2000
PÉLERINAGE DE JEAN-PAUL II**

Le Pape au Mont Nebo

Voici la photo que la plupart des médias vous ont montrée :



Que faisait le pape Jean-Paul II au Mont Nebo ?

"Dans une conversation récente, un confrère évêque et moi partagions notre admiration pour le cadeau que le pape Jean-Paul II venait de faire à l'Église en nous offrant sa Lettre Apostolique "NOVO MILLENNIO INEUNTE" (AU DÉBUT DU NOUVEAU MILLÉNAIRE)

... Ce confrère me partageait une image qui lui venait à l'esprit : il comparait Moïse et Jean-Paul II.

Tous les deux, au moment d'arriver au terme de leur mission sur terre, se retrouvent dans une situation semblable. Après avoir libéré le peuple d'Israël de son esclavage en Égypte, Moïse a conduit son peuple à travers le désert pour l'amener aux portes de la Terre Promise. Il se rend au sommet du Mont Nebo (dt 32, 48-50 ; 34, 1-5). Il est très âgé. De là, il a une vue sur tout le pays qui s'étend à ses pieds ... Il admire la Terre Promise, mais il sait qu'il n'y entrera pas ...



La vue que Moïse et Jean-Paul II avait sur la terre promise

Voici maintenant la photo qu'on ne vous a pas montrée...



Le pape sur le mont Nebo

Le Pape Jean-Paul II sur le mont Nebo

C'est que derrière le pape se trouve une espèce de croix "Tau" avec des cornes comme celle d'un "tau-reau", dont la tête n'est pas celle de Jésus mais plutôt celle d'un serpent enroulé autour de cette croix. Bien sûr elle n'a rien de diabolique : Elle représente le serpent d'airain sur la croix. Pour ceux qui ne se souviennent pas, voici un extrait de cette histoire d'ingratitude et de repentit. Vous verrez que Yaweh n'y va pas de main morte lorsqu'il est fâché contre quelqu'un. "Où tu es avec moi où tu es contre moi". Tiens, tiens, cela me fait penser aux paroles de Bush :

Tout d'abord une référence au serpent d'airain dans le nouveau testament : "Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'Il ait la vie éternelle." (Ev. de Jean 3:14-15) Juste croire au Fils de l'homme et on ne périra pas ? Facile !. En passant pourquoi plus le fils de Dieu ? Qu'a-t-il fait pour perdre son titre ?

La technologie "divine" du temps étaient très avancée :

Lecture du *livre des Nombres*, (XXI, 4-9)

Au cours de sa marche à travers le désert, le peuple d'Israël, à bout de courage, récrimina contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous avoir fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir dans le désert, où il n'y a ni pain ni eau ? Nous sommes dégoûtés de cette nourriture misérable ! »

Alors le Seigneur envoya contre le peuple des serpents à la morsure brûlante, et beaucoup en moururent dans le peuple d'Israël. Le peuple vint vers Moïse et lui dit : « *Nous avons péché, en récriminant contre le Seigneur et contre toi. Intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne de nous les serpents.* » Moïse intercèda pour le peuple, et le Seigneur dit à Moïse : « *Fais-toi un serpent et dresse-le au sommet d'un mât : tous ceux qui auront été mordus, qu'ils le regardent, et ils vivront !* »

Moïse fit un serpent de bronze et le dressa au sommet d'un mât. Quand un homme était mordu par un serpent, et qu'il regardait vers le serpent de bronze, il conservait la vie.

Voici une version plus claire :

"Dieu avait promis aux Israélites la terre de Canaan, cette terre fertile, abondante en oliviers et en vignes, et décollant de lait et de miel. Pour s'y rendre, ils devaient traverser un aride désert ; et quoique Dieu satisfait à leurs besoins pendant leur voyage, ils murmurèrent contre Lui et allèrent jusqu'à mépriser les bénédictions dont il les comblait. Pour les punir de leur ingratitude, le Seigneur envoya parmi eux des serpents brûlants qui mordirent le peuple, de sorte qu'il en mourut un grand nombre. Les Israélites repentants vinrent à Moïse, le conducteur que l'Éternel leur avait donné ; ils lui confessèrent le péché qu'ils avaient commis en se laissant aller au murmure, et le prièrent d'intercéder pour eux, afin que les serpents fussent retirés. Moïse donc pria pour le peuple, et le Seigneur lui dit : "Fais-toi un serpent brûlant (semblable à l'un de ceux qui ont mordu le peuple), et mets-le sur une perche ; et il arrivera que quiconque sera mordu et le regardera, vivra." (Fantastique ! De la vraie magie. Mais à quel prix !)

Donc tout comme Moïse, le pape ne verra pas la terre promise, (*sa Jérusalem, Nibiru ?*) mais sûrement il se réincarnera en un grand personnage pour jouir de ses richesses et son titre occulte. En attendant il aura une bonne place dans l'astral. Je ne crois pas qu'il va terminer son année. Et ce sera le début de la nouvelle religion mondiale. Un nouveau cycle. Vous verrez ce qu'on vous proposera d'ici quelques mois.